·UE PIÈCE, 20 CENTIMES.
·INE PIÈCE PAR SEMAINE.

MAGASIN THÉATRAL ILLUSTRÉ.

A LA LIBRAIRIE THÉATRALE.
BOULEVART ST-MARTIN, 12.



LA MORESQUE

DRAME EN CINQ ACTES ET NEUF TABLEAUX, DONT UN PROLOGUE

PAR M. G. HUGELMANN.

·PRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DE LA PORTE-SAINT-MARTIN, LE 12 FÉVRIER 1858.

M. HONORÉ. — Musique de **M. A. ARTUS.** — Décors de **M. POISSON.** — Costumes dessinés par **M. BALLUE.**

A SON EXCELLENCE LE DUC DE RIANZARÈS ET DE MONTMOREAU,
'Espagne de première classe, chevalier de l'ordre insigne de la Toison-d'Or, grand-croix de l'ordre impérial de la Légion d'honneur, de Charles III d'Espagne, lieutenant-général, etc., etc., en témoignage de reconnaissance et de dévouement.

G. HUGELMANN.

DISTRIBUTION :

REINE JEANNE DE CASTILLE......	Mme E. GUYON.	JUAN........ (Soldats espagnols.....)	MM. BOUSQUET.
LIPPE LE BEAU......................	MM. LUGUET.	ANTONIO.... (Soldats espagnols.....)	MAUCIER.
·ZALVE DE CORDOUE...............	BARSIL.	ALVARÈS.... (Soldats espagnols.....)	LARSOT.
·LIANO, médecin de la Reine........	DESHAYES.	PÉDRO...... (Soldats espagnols.....)	BESOMBE.
· JUAN MANUEL, ministre............	CHARLY.	WOLF, soldat flamand.....................	MARCHARD.
GRAND MAITRE DE SAINT-JACQUES T DE CALATRAVA..................	DEPROVERS.	L'ALCALDE DE BURGOS..................	VISSOT.
·DUC D'OSUNA........................	HODIN.	ALDARA la Moresque, fille du roi Zagal...	Mmes JANE ESSLER.
·OMTE DE ROSTRO.....................	TOURNOIL.	LA CAMARERA MAYOR..................	LOUISE.
·N......................................	ERNEST.	UN PAGE DE LA REINE..................	MORIN.
·IET, More.............................	PAVIE.	CARMEN, suivante de la Reine............	ELODIE.
·OI ZAGAL, vieillard aveugle..........	BRÉMOND.	UNE DANSEUSE MORESQUE...........	COUTOT.

·ent des Cortès, un capitaine des gardes, un hôtelier, dames nobles de Burgos, pages, seigneurs castillans, gardes espagnols, soldats flamands, morisques, peuple, danseuses moresques.

· outre, c'est répondre !

PROLOGUE.

Premier Tableau.

· CAMP DE LA SIERRA.

·représente le camp de Gonzalve de Cor·ns le Sierre de Ronda, aux environs de — A gauche, l'entrée de la tente de ·. — Au lever de rideau, la lune com·se montrer derrière les montagnes qui ·vertes de neige. — L'aspect du camp est ·ntal. — A droite, un petit accident de ·ur lequel est une bouteille et des verres.

SCÈNE PREMIÈRE.

PEDRO, JUAN, ALVAREZ, SOLDATS ESPAGNOLS.

PÉDRO, *au milieu, regardant vers le fond.* Par saint Jacques, voilà une belle nuit qui se prépare après une belle journée.

JUAN. Tant mieux... Son Altesse la reine Jeanne aura beau temps dans sa litière pour se rendre ici.

PÉDRO. On l'attend toujours à l'aurore?...

JUAN. Toujours... et elle ne manquera pas au rendez-vous. Jalouse d'imiter son illustre mère, notre glorieuse Isabelle, elle saisit toutes les occasions de se trouver au milieu de ses soldats.

PÉDRO. On avait dit que notre général irait la recevoir à Grenade et lui éviterait la peine de venir jusqu'ici.

JUAN. Elle a refusé net... Dites à Gonzalve que je veux le féliciter de ses triomphes au milieu même de ses compagnons de gloire. Et elle vient, suivie de tous ses gentilshommes, voyageant la nuit de peur de ne pouvoir supporter la chaleur du jour.

ALVAREZ. Eh bien! buvons à la santé de Son Altesse ce dernier gobelet de malaga.

TOUS. Oui, oui, à la santé de Son Altesse!

JUAN. Et à la mémoire de sa mère.

TOUS. A la mémoire de sa mère!

Bruit de voix au loin. Par ici! De ce côté!

Liez lui les mains! (*Mouvement général.*)

JUAN. Quel est ce bruit?

SCÈNE II.

LES MÊMES; ANTONIO *et* AUTRES SOLDATS *entraînant* UN VIEILLARD *et une* JEUNE FILLE, *tous deux couverts de vêtements pauvres.*

LE VIEILLARD. Ma fille... rendez-moi ma fille.

ALDARA, *venant tomber dans les bras de son père.* Grâce! grâce pour mon père! un malheureux vieillard aveugle.

JUAN. Arrêtez! que voulez-vous faire?

ANTONIO. Pendre ce vieux-là quelque part... et livrer la belle au grand inquisiteur!

ALDARA. Pitié!

JUAN. Encore.. faut-il savoir...

ANTONIO. Ces damnés hérétiques ne peuvent être que des espions... Nous les avons surpris rôdant autour du camp. Le vieux n'a pas voulu répondre, sa fille a poussé des cris d'orfraie. Il est évident qu'ils sont envoyés par les Maures pour nous espionner. (*Allant à Juan.*) Le vieux est chauve et barbu comme un derviche, et quant à elle, regarde moi ce visage, Juan : il sent l'Afrique d'une lieue.

ALDARA. Pitié pour mon père! (*Mouvement de quelques soldats.*)

JUAN, *passant au milieu. A Aldara.* Allons, laissez-la s'expliquer, que diable! Voyons, ma belle enfant, parlez!

ALDARA. Oh! vous êtes bon, vous, merci! (*Elle fait asseoir son père à droite.*)

JUAN. Que faisiez-vous autour du camp à cette heure? d'où venez-vous? qui êtes-vous?

ALDARA, *debout près de son père.* Qui nous sommes? Ne le voyez-vous pas, mon bon seigneur? Nous sommes des malheureux, obligés d'implorer la charité sur les chemins. Mon pauvre père est privé de la vue et je lui sers de guide.

JUAN. Est-ce bien vrai, ce que tu dis là?

ANTONIO, *sur le devant, à droite.* J'ai connu des aveugles qui voyaient plus clair que moi.

QUELQUES-UNS. Oui, oui.

ALDARA. Mon pauvre père est aveugle depuis deux ans. Regardez-le, messeigneurs. Le spectacle du ciel étoilé est trop beau pour que l'on se condamne volontairement à ne plus le voir. J'ai perdu ma mère il y a peu de temps. Nous avons su, mon père et moi, que le camp se trouvait de ce côté et nous nous sommes dit que la générosité devait être grande chez les victorieux. — Alors nous sommes venus tendant la main sur la route. Hélas! les paysans sont ruinés par la guerre, et les vainqueurs sont sans pitié.

JUAN. Pauvre enfant!

ANTONIO. S'ils étaient bons catholiques au moins!

JUAN. Votre religion?

ALDARA. Nous aimons ceux qui nous donnent du pain et nous aimons Dieu parce qu'il les inspire.

JUAN. Vous avez donc bien souffert aujourd'hui, que vous n'avez pas eu la force de répondre à ceux qui vous ont rencontrés?

ALDARA. Si nous avons souffert?... Le soleil dardait sur nos têtes et nous n'avions rien mangé le matin. Nous avions cherché vainement une source, impossible d'en trouver une qui ne fût pas tarie. Je regardais en pleurant ces cimes couvertes de neige. Les cailloux du chemin ensanglantaient nos pieds. Nous eûmes un moment de désespoir; je demandais la mort; mais mon père a invoqué le Dieu de ceux qui souffrent et nous avons repris notre route en buvant nos larmes comme les arbres boivent, le matin, la rosée du ciel!

PÉDRO. C'est une brave fille.

ANTONIO. Oui; mais le vieillard se tait, lui. Es tu muet et aveugle à la fois, mon drôle?

LE VIEILLARD, *se levant et passant au milieu.* Aveugle, hélas! oui.

ALVAREZ. Explique-toi, au moins.

LE VIEILLARD. Les vieillards n'ont plus d'empire sur les jeunes gens et je ne pourrais vous attendrir comme elle le fait.

ALVAREZ, *allant à lui.* Tu es le fidèle sujet de la reine Jeanne?

LE VIEILLARD. Que lui importe mon existence? les rois n'ont rien à craindre des malheureux.

JUAN. Bien, bien. Laissez-les. J'en réponds.

ANTONIO. Cependant..

(*A ce moment Gonzalve paraît au fond suivi du grand maître de Saint-Jacques, du duc d'Osuna, du comte de Rostro, de Léon et de quelques officiers.*)

JUAN. Je réponds d'eux, vous dis-je... Ils ont besoin d'un souper... Voilà ce qu'ils cherchaient par ici.

ALDARA. Oui, mon bon seigneur. Mon pauvre père a bien faim, et si vous me donniez un peu de pain pour lui, Dieu vous en saurait gré.

JUAN. Mais, pour toi?

ALDARA. Je n'ai pas faim, moi.

JUAN. Vous le voyez, mes amis, vous étiez de grands fous. Viens, la belle, viens avec ton père. Vous souperez tous les deux avec moi et vous coucherez au camp sous ma tente.

ALDARA, *lui prenant la main.* Oh!

GONZALVE, *s'avançant à la droite de Juan.* Bien, soldat! très-bien! voilà ce qui s'appelle comprendre son métier. Par tous les saints, celui-là n'est pas un soldat espagnol, qui ne sait à la fois brandir une épée et faire une aumône... Prends ma bourse; prends-la, mon brave. Puisque tu donnes ton souper aux autres, il faut bien qu'il te reste de quoi déjeuner demain.

JUAN. Merci, général!

TOUS. Vive le général!

LE VIEILLARD, *bas à Aldara.* C'est lui, c'est Gonzalve. (*Il fait un mouvement comme pour aller à Gonzalve.*)

ALDARA, *le retenant.* Oh! mon père!

JUAN. Encore une fois merci, monseigneur, et que Dieu vous le rende en gloire. Viens, ma belle enfant.. venez tous... Nous avons oublié la santé de Gonzalve!

TOUS. Vive Gonzalve!

ALDARA. C'est bien lui! (*Elle jette un regard profond sur Gonzalve et entraîne son père à la suite des soldats.*)

SCÈNE III.

GONZALVE, DE ROSTRO, OSUNA, LE GRAND MAITRE DE SAINT-JACQUES, LÉON, *puis un instant* ALDARA *et le vieillard.*

DE ROSTRO, *sur le devant, à gauche.* Vous êtes un héros généreux, Gonzalve; vos soldats vous adorent et l'Espagne tout entière fait comme vos soldats.

GONZALVE, *s'asseyant à droite.* A quoi servirait d'être fort, si l'on ne parvenait à se faire aimer?

LÉON, *à sa gauche.* Il est fâcheux que vous ne vouliez pas exploiter cet amour au bénéfice de votre gloire et de la nôtre en acceptant...

GONZALVE. Léon, vous savez que je ne veux rien entendre à ce sujet, rien.

LÉON. Vous avez tort... Son Altesse la reine, en nous donnant un roi étranger, menace la Castille de grands maux. Une nation n'est jamais bien gouvernée que par ses propres fils, et les intérêts de l'Espagne...

GONZALVE. Les intérêts de l'Espagne sont ceux de la reine. A la reine seule il appartient de les défendre et de les surveiller. Elle aime un prince étranger, c'est à ce prince que sera mon épée. (*Aldara et le vieillard reparaissent à gauche.*)

ALDARA. Tenez, mon père, nous avons réussi à leur échapper... Voilà la tente de Gonzalve. (*Ils font un pas; mais la sentinelle les effraie. Ils disparaissent un instant.*)

D'OSUNA, *à Gonzalve.* J'admire et je partage votre loyauté; mais est-ce donc un crime que de déplorer une alliance étrangère pour la fille de la grande Isabelle?

LE GRAND MAITRE. Un instant, nous avions cru pouvoir espérer une autre union pour elle.

GONZALVE, *amèrement.* C'était au siége de Grenade; je m'en souviens.

LE GRAND MAITRE. Tous mes trésors pour cette ville! s'était écriée Isabelle, en plongeant ses regards sur la cité des kalifes... Tout à coup, la princesse Jeanne, sa fille, détachant de sa ceinture un bouquet de fleurs d'oranger cueilli par elle le matin, et l'ayant entouré du ruban qui nouait sa chevelure.. s'écria : Je donne ces fleurs à celui qui plantera le premier la bannière de Castille sur les murailles de Grenade. Eh bien! ce héros existe; mais il est resté inconnu, car il disparut aussitôt dans la mêlée, les fleurs royales à la main, sans avoir relevé la visière de son casque!

(*Depuis un instant la sentinelle de gauche et celle de droite, attirées par le récit, se sont approchées vers le groupe qui est composé de Gonzalve et des seigneurs. Aldara a reparu, amenant toujours le vieillard, et, observant la distance où se trouve la sentinelle, s'approche de la tente.*)

ALDARA, *entrant furtivement avec son père.* Venez, venez, mon père, et que Mahomet soit avec nous! (*Les sentinelles reprennent leurs places. La nuit commence à venir.*)

GONZALVE, *relevant la tête.* Et le lendemain, on chercha vainement à connaître le vainqueur: il ne se présenta pas. (*Il se lève.*)

D'OSUNA. Sans doute, il osait espérer ce que nous avions espéré tous... car donner le bouquet au vainqueur, c'était prendre en même temps l'engagement de lui donner sa main; mais un envoyé des Flandres est arrivé le soir même de la prise de Grenade, au camp de la reine; il avait montré le portrait de l'archiduc, et la princesse s'était écriée en voyant ce portrait : « Je veux épouser l'archiduc. » Mais qu'avez-vous, Gonzalve? en voudriez-vous à l'inconnu d'avoir triomphé une fois avant vous!

GONZALVE. Non, non.

D'OSUNA. En ne se faisant pas connaître, il vous a laissé le premier rang.

GONZALVE. N'eussiez-vous pas fait ainsi que lui?...

D'OSUNA. Non, certes... surtout si je m'étais cru aussi beau que l'archiduc d'Autriche... je...

GONZALVE. Assez, messeigneurs, assez sur ce sujet. Il se fait tard. Je connais Son Altesse, elle a promis d'être ici demain à l'aube, elle y sera.. Regagnons nos tentes, le bruit des fanfares nous donnera le signal du réveil.

LE GRAND MAITRE. A demain donc, Gonzalve.

GONZALVE. A demain donc, messeigneurs. (*Ils s'éloignent par différents côtés; seul.*) Le bouquet de la princesse, il est là... (*Il indique qu'il a un bouquet caché sous son armure.*) Le vainqueur, c'était moi! (*Il disparaît par la gauche dans sa tente, suivi de la sentinelle.*)

Deuxième Tableau.

GONZALVE DE CORDOUE.

La tente de Gonzalve, dans laquelle se trouve, à gauche, un lit, un siége au pied. — Ouvertures au fond et de chaque côté. — Le théâtre est faiblement éclairé. — Après le changement, deux pages paraissent à l'ouverture de droite. L'un porte une lampe allumée. Ils vont au-devant de Gonzalve, qui entre par le fond. Le page pose la lampe sur un haut trépied qui est à la tête du lit.

SCÈNE PREMIÈRE.

GONZALVE, DEUX PAGES, *puis* ALDARA *et* LE VIEILLARD.

GONZALVE, *à lui-même, en remettant son casque à un page.* Oui, le vainqueur, c'était moi... Depuis ce jour, ô douces fleurs! je ne m'endors pas sans vous mouiller de mes larmes... Je suis G[illegible]alve de C[illegible]! Un [illegible]

de moi, et tous les grands de Castille vont me donner le trône, en me donnant la main de la reine... Oui, mais me donneront-ils son cœur... Elle l'aime, cet archiduc maudit !..... elle l'aime !... Ah ! c'en est fait ! je partirai !..... J'irai conquérir ce royaume de Naples que convoite l'Espagne, j'irai chercher là-bas une mort glorieuse, et peut-être en l'apprenant, Madame, vous écrierez-vous, les yeux pleins de larmes : Il eût été digne de moi !... Je suis brisé (*Il remonte près du lit. Les pages s'approchent et le débarrassent entièrement de son armure, puis ils disparaissent; à lui-même.*) Il m'est impossible de vivre ainsi..... et demain... demain, je la verrai. (*Prenant le bouquet qu'il a sous son pourpoint.*) A moi, mes fleurs, à moi, mes compagnes.. parlez-moi d'elle en rêve, parlez-moi d'elle. Ces fleurs au plus brave... (*Il s'endort sur les quelques mots qui suivent.*) Grenade... l'archiduc..... Jeanne. . Jeanne... (*Aldara paraît à gauche, amenant le vieillard... Ils passent derrière le lit et s'avancent un peu vers la droite... Ils parlent à voix basse*)

ALDARA. Mon père, je ne me suis pas trompée... c'est le héros qui nous a sauvé la vie à Grenade... qui s'est placé entre nous et les vainqueurs... que voulez-vous faire de moi, mon père?

LE VIEILLARD. La vengeresse des tiens !... la vengeresse de ta mère !...

ALDARA. J'ai bien reconnu son visage... c'est lui... mon père, est-il donc le seul qui puisse être choisi?

LE VIEILLARD. Il commande à ceux qui ont tué ta mère... Ah! si je n'étais pas aveugle, ce n'est pas à toi que je remettrais le soin de le frapper.

ALDARA. Ah ! mon père... l'image de cet homme me poursuit partout.

LE VIEILLARD. Tu oublies ce que tu as juré...

ALDARA. Oui, j'ai juré d'obéir, mon père.

LE VIEILLARD. Prends donc ce poignard, prends-le, et qu'Allah te guide.

ALDARA. Alors bénissez-moi.

LE VIEILLARD. Non, après!

ALDARA. Donnez donc! (*Elle prend le poignard. Au moment d'approcher, elle fait un mouvement d'hésitation.*) Mon Dieu ! mon Dieu ! est-il bien juste que cet homme meure!

LE VIEILLARD. Obéira-t-elle?...

ALDARA, *s'approchant près du lit de manière à faire face au public.* Si noble et si beau. (*Avec résolution.*) Il le faut! (*Elle lève le bras comme pour le frapper, puis elle s'arrête en voyant le bouquet*) Des fleurs !... (*Mouvement de Gonzalve.*) On dirait qu'il rêve. (*Elle fait le tour et se trouve à la tête du lit.*)

GONZALVE, *comme agité par un rêve.* Jeanne... Jeanne...

ALDARA, *prêtant l'oreille.* Le nom d'une femme!...

GONZALVE, *toujours agité par un rêve.* Jeanne!...

ALDARA, *avec une fureur concentrée.* Ah ! qu'il meure!... (*Elle lève de nouveau le bras*) Oh ! je ne pourrai jamais! (*Elle s'affaisse sur elle en laissant tomber le poignard.*)

GONZALVE, *se réveillant peu à peu.* Que se passe-t-il ?... (*Apercevant le poignard.*) Un poignard !. ... (*Regardant le vieillard.*) Un assassin ! (*En se levant.*) A moi!... (*Il laisse le bouquet sur le lit.*)

SCÈNE II.

LES MÊMES; ANTONIO, JUAN, QUELQUES SOLDATS ESPAGNOLS.

ANTONIO. Qu'y a-t-il, monseigneur?

LE VIEILLARD. Ma fille ! ma fille!

JUAN. Misérable, tu m'as donc trompé?... (*On terrasse le vieillard.*)

GONZALVE. Arrêtez, ne frappez pas ce vieillard... Laissez cette jeune fille... Ce n'est rien... Je ne sais quel étrange motif a conduit cette enfant dans ma tente. Je me suis éveillé en sursaut et j'ai cru... Je me serai trompé sans doute. Qu'on surveille cet homme . J'interrogerai l'enfant moi-même. Laissez-nous seuls.

ALDARA, *voyant s'éloigner le vieillard.* Mon père ! mon père!

LE VIEILLARD. Soyez bénie, ma fille ! (*Tous sortent.*)

SCÈNE III.

GONZALVE, ALDARA.

GONZALVE. Tu n'es pas une enfant ordinaire... Tu pouvais me frapper... tu ne l'as pas fait.. il faut une cause à tout cela. Parle, je le veux!

ALDARA, *se lève et passe à droite.* Vous le voulez?... inclinez-vous donc, et quand ce vieillard reviendra, agenouillez-vous, car il est roi et je suis sa fille.

GONZALVE, *s'asseyant.* Lui, roi?...

ALDARA. De Grenade !... Et ce fut un roi juste et brave; mais votre reine Isabelle protégea contre lui le rival qui ambitionnait son sceptre, et quand, à la place de Zagal l'invincible, elle eut fait asseoir sur le trône des kalifes..... Boabdil le lâche, elle jugea l'heure propice; Castille et Aragon fondirent sur la cité chère au Prophète; et l'on vit Grenade, la ville des villes, l'Alhambra, le palais des palais, tomber au pouvoir de la Reine Catholique.

GONZALVE. Quoi! ce vieillard?...

ALDARA, *le reprenant avec hauteur.* Ce roi!.. Lorsque vos bandes ivres de massacre remplissaient la ville de terreur et de sang, il sortit guidé dans sa fuite par une jeune fille dont il ne pouvait plus voir les pleurs, car la fumée dévorante de l'incendie avait à jamais éteint son regard.

GONZALVE. Ah ! la guerre a des fatalités terribles !

ALDARA. La guerre enfante des haines plus terribles encore... Isabelle allait tomber sous nos vengeances lorsque la mort la sauva du poignard que mon père avait mis dans mes mains... Mon père me dit alors : C'est Gonzalve qu'il faut frapper, et je suis venue.

GONZALVE Et tu as eu peur?

ALDARA. Moi ! vous n'êtes pas fils de roi, monseigneur.

GONZALVE. Pourquoi ne m'as-tu pas frappé?

ALDARA. Pourquoi?...

GONZALVE. Oui.

ALDARA. Monseigneur, nous avons mérité le supplice .. nous sommes prêts.

GONZALVE. Et si je ne veux pas que tu meures? Voyons, enfant, quand je me suis réveillé, tu hésitais .. j'ai surpris dans tes yeux un sentiment d'horreur.

ALDARA. C'est vrai !

GONZALVE. Parle donc alors!

ALDARA. Moi?...

GONZALVE. Tu es une fille des rois maures, je suis Gonzalve... Pourquoi reculais-tu?

ALDARA. Ah ! vous avez donc juré de m'arracher le cœur?... Pourquoi? parce que je ne pouvais pas; mais tout à coup vous avez prononcé le nom d'une femme.

GONZALVE. D'une femme?... quel nom?.....

ALDARA. Est-ce que je me souviens du nom, moi? c'était un nom de femme, voilà tout ! Oh! alors, je ne tremblais plus. . j'ai voulu frapper... et ..

GONZALVE. Et le poignard s'est échappé de tes mains?...

ALDARA. Oui, je me sentais folle.

GONZALVE. Que signifie?...

ALDARA J'étais folle, vous dis-je... j'avais mission de vous frapper, je l'avais juré à mon père... en vous voyant j'ai tout oublié, tout!... je ne me suis souvenue que d'une chose, c'est qu'au désert... la fille du vaincu devient l'esclave du vainqueur et qu'elle est parfois heureuse de cet esclavage.

GONZALVE. Oh! tu t'abusais... c'était le remords qui suspendait ta haine...

ALDARA. Non ! non ! c'était un sentiment dont je ne me rends pas compte, qui brisait ma volonté qui ne me laissait que la force de m'écrier: Je ne le tuerai pas! (*Elle tombe à genoux.*)

GONZALVE. Relevez-vous et pensez à votre père; qu'il soit libre qu'il soit heureux encore!

ALDARA. Loin de Grenade?... loin de vous?

GONZALVE. Oui, oui. (*On entend des fanfares.*) Ces fanfares annoncent la Reine... la reine Jeanne. (*Remontant vers le fond.*) A moi !

ALDARA, *se relevant.* La reine Jeanne. C'est Jeanne qu'il appelait. (*Des gardes accourent de différents côtés.*)

GONZALVE. Emmenez d'ici cette jeune fille... Elle est libre, ainsi que son père... Qu'on les respecte comme moi-même.

ALDARA, *emmenée par la droite.* La reine Jeanne! (*Cris de* Vive la Reine *au dehors.*)

SCÈNE IV.

GONZALVE, D'OSUNA, DE ROSTRO, LÉON, LA REINE, *suivie de* MARLIANO, *entourée d'une suite nombreuse.* GARDES.

TOUS. Vive la Reine!

GONZALVE, *allant au-devant de la reine et s'inclinant.* Madame!...

LA REINE, *descendant de sa litière.* Ah! l'on nous a trompés, messeigneurs, Gonzalve n'est pas blessé.

MARLIANO, *avec empressement en venant à gauche.* Blessé, lui!

GONZALVE, *au milieu.* Non, mon bon Marliano, je ne suis pas blessé. (*A la Reine qui est à droite.*) Madame, que Votre Altesse me pardonne si elle me surprend ici... j'aurais dû...

LA REINE. Laisse-nous d'abord te pardonner la peur que tu nous as faite. Savez-vous, messeigneurs, que vos têtes me répondaient de la sienne?... (*A Gonzalve.*) Voyons, instruis-nous. Qu'est-il passé?... Je veux que les coupables périssent.

GONZALVE. Madame, je suis vraiment honteux de tout ce bruit. Personne n'a voulu attenter à ma vie; mais cela fût-il vrai, un poignard m'eût-il atteint... que je serais heureux de ma blessure, puisqu'elle me vaudrait de telles paroles.

LA REINE. Tais-toi, flatteur, tais-toi. Nous n'avons qu'un seul Gonzalve, et un soldat comme Gonzalve m'est précieux. D'ailleurs nous te voulons en joie et en santé .. nous avons besoin de toi.

MARLIANO, *qui a pris la main de Gonzalve. Bas.* Voilà un pouls bien agité, monseigneur.

GONZALVE, *après avoir fait un signe à Marliano. A la reine.* Votre Altesse me sait à ses ordres.

LA REINE. La guerre est terminée de ce côté de l'Espagne Nous n'avons plus rien à craindre des ennemis de notre sainte religion. Nous avons achevé l'œuvre de notre mère Isabelle et le croissant a cessé pour toujours de se poser en rival de la croix. Nous t'accordons pour nos capitaines et pour nos soldats toutes les grâces que tu désires; notre père et tuteur sanctionnera notre bon vouloir. Quant à ta récompense, nous te l'avons choisie digne de toi et nous allons te la dire. Messeigneurs, nous avons résolu de ne point retarder notre mariage et d'envoyer au plus tôt vers notre fiancé, l'archiduc, le plus noble et le plus vaillant des gentilshommes de notre royaume.

GONZALVE. Grand Dieu!

LA REINE. Tu devines déjà, Gonzalve, celui que nous avons choisi pour aller chercher notre époux.

GONZALVE. Madame...

LA REINE. C'est toi.

GONZALVE. Moi!

LA REINE. N'es-tu pas heureux du choix que je fais de ta personne?... Ce trouble...

MARLIANO. Monseigneur, vous souffrez.

GONZALVE, *bas*. Tais-toi!

LA REINE. Refuserais-tu par hasard la mission que nous t'offrons?

GONZALVE, *humblement*. Madame, la vie des camps rend les hommes trop rudes pour se plier au service des cours. Je me sens incapable de remplir la mission que veut bien m'offrir Votre Altesse, et je la refuse. (*Il s'incline.*)

LA REINE. Gonzalve!

GONZALVE. Je ne suis bon que l'épée à la main, madame; que Votre Altesse utilise mon épée.

LA REINE. Allons, tu es insensé... Nous voulons savoir... (*Aux seigneurs.*) Messeigneurs, les héros ont droit aux égards de leurs souverains. Eloignez-vous un peu. (*Tous se groupent au fond et disparaissent un instant. La reine reste avec Gonzalve sous la tente. Gonzalve lui approche un siége vers le milieu; elle s'assied.*) Maintenant que nous sommes seuls, Gonzalve, tu n'hésiteras plus, je l'espère, à m'expliquer ta conduite.

GONZALVE, *à gauche, debout près de la reine*. Votre Altesse...

LA REINE. Laisse là le titre d'Altesse et parle à une amie. Ma mère ne t'appelait-elle pas le cousin des rois?

GONZALVE. Eh bien! donc, madame, puisque vous m'autorisez à parler franchement, je vous rappellerai que votre auguste mère, quelques jours avant de rendre son âme glorieuse au Seigneur, avait pris l'engagement, comme reine, de ne me refuser aucune des grâces que je lui demanderais. Héritière de sa couronne, vous devez tenir ses serments.

LA REINE. Je les tiendrai, Gonzalve.

GONZALVE. Je vous rends celui que m'a fait votre mère, si vous daignez seulement m'accorder deux faveurs.

LA REINE. Parle: quelles sont ces faveurs?

GONZALVE. D'abord, de ne jamais me demander la cause du refus que je viens de faire; Ensuite, de me laisser partir pour la conquête du royaume de Naples. Vous l'avez dit: L'Espagne n'a plus besoin de Gonzalve en Espagne.

LA REINE. Mais tu ne sais donc pas que je veux avoir ici l'archiduc dans un mois, que je l'aime pour ses lettres, pour ses présents, pour lui-même, dont je n'ai encore vu que l'image; mais qui est beau et bon, j'en suis sûre, comme doivent l'être les rois. Je compte les heures qui le séparent de moi.

GONZALVE. Par pitié!

LA REINE. Qu'as-tu donc? Ah çà! ce serait à te croire jaloux de l'archiduc, comme ce chevalier sur lequel on a fait tant de contes, et qui n'est jamais venu me rendre mes fleurs... (*Apercevant le bouquet qui est sur le lit. Elle se lève et le prend.*) Ah! mon Dieu!... les voilà!

GONZALVE. Qu'avez-vous? (*Voyant les fleurs à son tour.*) Ah! donnez, madame, donnez...

LA REINE, *à part*. C'était lui!...

GONZALVE, *s'inclinant en recevant le bouquet*. Pardon, madame!

LA REINE. Pardon?... Et de quoi? Nous tenons les serments de notre mère, Gonzalve. Nous ne voulons pas savoir la cause de votre refus et nous vous nommons commandant en chef de notre expédition d'Italie. Taillez-vous un royaume là-bas et puisse-t-il remplacer à vos yeux celui que vous aviez le droit de rêver. (*Remontant vers le fond.*) Faites avancer notre litière, messeigneurs. (*Le fond s'ouvre. Marliano parait, suivi de toute la cour.*)

LA REINE, *bas à Marliano*. Marliano, demeure un instant avec ton élève; il est en proie à un mal étrange... Guéris-le promptement. (*Haut.*) Messeigneurs, suivez-nous. (*A Gonzalve.*) Adieu, Gonzalve!

GONZALVE *voulant s'incliner devant la reine*. Adieu, madame. (*Il lui baise la main. Elle disparait, suivie de toute la cour.*)

SCENE V.

GONZALVE, MARLIANO, *puis* ALDARA.

GONZALVE, *en s'asseyant*. Adieu. C'est adieu, qu'elle m'a dit. Oh! je ne la reverrai plus. Mes fleurs!... Elle me les a laissées.

MARLIANO. *que Gonzalve n'a pas encore vu.* Monseigneur!

GONZALVE. Tu es resté?

MARLIANO. Oui, pour vous soigner. Ce n'est pas bien de me cacher ainsi vos souffrances. Je vous ai élevé, j'ai été pour vous comme un second père, et j'avais droit de savoir avant la reine...

GONZALVE. La reine?... Que t'a-t-elle dit?

MARLIANO. Demeure un instant avec ton élève, Marliano; il est en proie à un mal étrange... guéris-le promptement.

GONZALVE. Me guérir!... Elle a dit cela? (*En passant à droite, avec force.*) Oh! les reines... ingratitude, ingratitude!

MARLIANO. Mais l'inquisition...

GONZALVE, *même jeu, en passant à gauche*. Ah! qu'ils viennent donc! qu'ils me dépouillent de mon titre, de mes honneurs; qu'ils me plongent dans un cachot, qu'ils me chargent de chaînes, qu'ils me torturent... Je serai plus heureux, j'oublierai peut-être. (*Aldara parait et écoute.*)

MARLIANO. Malheureux enfant, que dis-tu?

GONZALVE. Qui êtes-vous? que voulez-vous?

MARLIANO. Gonzalve...

GONZALVE. Ah! Marliano!... mon père!... comprends-tu cela, elle voulait que j'allasse le chercher, lui...

MARLIANO. Qui, lui?...

GONZALVE. Mais qu'ai-je dit? Marliano? Ah! je n'ai rien dit de la reine, n'est-ce pas?... rien?...

MARLIANO. Pas grand'chose... Je n'y comprends absolument rien du tout.

GONZALVE. Mais c'est bien simple. Je pars pour l'Italie... Je pars dans un mois; demain, si cela est possible.

MARLIANO. Voulez-vous que je vous accompagne?

GONZALVE. Non, tu resteras à la cour, auprès de la reine; tu m'écriras ce qu'elle fait, ce qu'elle désire, et si jamais elle est malheureuse, tu m'appelleras, je reviendrai. Laisse-moi.

MARLIANO. Quand je vous écrirai, le dirai-je à Son Altesse?...

GONZALVE. Garde-t'en bien.

MARLIANO. Mais l'inquisition...

GONZALVE, *en passant à droite*. Elle nous brûlera si elle veut, que m'importe?

MARLIANO. Comment, elle nous brûlera? (*A part.*) Décidément il est très-malade.

GONZALVE. Va, mon bon père, et ne crains rien. Passe de ce côté, tu rejoindras plus facilement le cortége! (*Il le fait passer à gauche.*)

MARLIANO. Laissez-moi vous embrasser, au moins.

GONZALVE, *l'embrassant*. Adieu!

MARLIANO. Au revoir! (*Il sort.*)

GONZALVE. Non, c'est adieu. Il voulait me suivre. Ce n'est pas d'un médecin que j'ai besoin... ce n'est pas d'un père. Un médecin ne pourrait guérir le mal qui me dévore. Un père ne pourrait me consoler. (*Il tombe assis, de façon à ne pas voir Aldara qui a paru à droite, et qui se trouve près de lui.*)

ALDARA. Non, c'est une esclave qu'il vous faut.

GONZALVE, *se retournant. A part*. Elle! encore!

ALDARA, *s'agenouillant*. Voulez-vous que je sois cette esclave?

GONZALVE. Toi?

ALDARA. Mon père vient d'expirer. (*Il se lève, lui tend la main; elle la saisit, laisse tomber sa tête et pleure tout en lui embrassant la main.*)

ACTE PREMIER.

Troisième Tableau.

LE VOILE D'ACIER.

Une salle dans le palais de Tudela. — Au lever du rideau, à gauche, est assis d'Osuna, le comte de Rostro. — A droite, près d'une table, sont assis le grand maître de Saint Jacques, Léon. Quelques seigneurs sont debout. — A gauche, au deuxième plan, une fenêtre.

SCÈNE PREMIÈRE.

D'OSUNA, LÉON, LE GRAND-MAITRE, DE ROSTRO, SEIGNEURS CASTILLANS.

LE GRAND MAITRE. Oui, messeigneurs, le conquérant de Naples s'est écrié, en entrant victorieux dans la dernière ville qu'il a prise: « C'est ainsi que nous entrerons à Burgos, le jour où nous en chasserons les Flamands. » Le mot a été dit; un de mes amis, qui revient de Naples, l'a entendu de la bouche même de Gonzalve, et me l'a répété.

LÉON. Et Gonzalve tiendra sa parole, croyez-le.

D'OSUNA, *se levant*. Le fait n'en est que plus grave; messeigneurs, dans une autre bouche que la sienne, cette menace eût été sans importance... Dans sa bouche, elle a excité au plus haut point l'attention du roi. Don Philippe ne laissera pas le temps au vice-roi de Naples de revenir en maître; il obtiendra de la Reine la destitution de Gonzalve.

LÉON. Ne le croyez pas, messeigneurs, Son Altesse la Reine ne sacrifiera jamais à son époux le héros de Grenade et de Naples.

D'OSUNA. Ne nous a-t-elle pas tous sacrifiés à cet archiduc, que Dieu confonde. (*Au grand maître.*) Vous êtes grand maître de Saint-Jacques, comme je suis duc d'Osuna... nous n'avons plus que des titres sans puissance, des titres qu'on nous eût arrachés s'ils n'étaient inamovibles comme nos titres de noblesse. Quant à la Reine, elle veut tout ce que veut son époux, et le Roi fait tout ce que lui inspire don Juan Manuel. Encore quelques mois, l'Espagne d'Isabelle ne sera plus qu'une colonie flamande.

LE GRAND MAITRE, *se levant ainsi que Léon*. Oui, le Roi voulait il y a quelques jours laisser la Reine à Valladolid; il parle aujourd'hui de se rendre seul à Burgos. Une inquiétude fébrile le dévore, et don Juan Manuel est toujours là qui murmure à son oreille les mots de pouvoir et de séparation.

D'OSUNA. Pauvre reine! sourde à tous les avis, incrédule à toutes les preuves de trahison.

LÉON, *à la gauche du grand maître, avec mystère*. Les médecins du roi persistent à déclarer sa raison en danger. Marliano seul est d'un avis contraire.

D'OSUNA. Aussi, est-il question d'exiler Marliano.

DE ROSTRO, *qui était remonté vers le fond*. Silence, messeigneurs, voici don Juan Manuel.

SCÈNE II.

LES MÊMES; DON JUAN MANUEL.

D. J. MANUEL, *entrant par la porte et venant à gauche; à d'Osuna*. Vous ici, duc? je vous croyais encore à Valladolid.

D'OSUNA. Mon devoir est de suivre partout ma souveraine, je la suivrai à Burgos.

D. J. MANUEL. Oui vous resterez ici avec elle, alors, car les médecins du roi sont d'avis qu'on

plus long voyage serait dangereux pour la reine. Vous entendez, messeigneurs?

D'OSUNA. Nous sera-t-il permis au moins de la voir à son lever ce matin?

D. J. MANUEL. La reine s'est retirée tard hier et elle avait besoin de beaucoup de repos. Elle ne recevra que dans une heure.

LE GRAND MAITRE. Eh bien, dans une heure nous serons ici.

D. J. MANUEL. Soit, messeigneurs, et vous acquerrez une fois de plus la certitude que jamais la reine n'a eu plus de confiance qu'aujourd'hui dans l'amour et dans la fidélité de son royal époux. (*Tous s'inclinent et sortent par le fond.*)

SCENE III.

DON JUAN MANUEL, MARLIANO.

D. J. MANUEL, *seul d'abord.* Allez, insensés, la fortune du roi mon maître sera bientôt à son apogee. Un pas de plus et les cortes la débarrassent des incessantes jeremiades d'une femme folle et des insolentes provocations de quelques rebelles. Malheureusement tout vient se heurter maintenant à un seul obstacle : la volonte d'un vieillard, d'un medecin. Mais j'ai là de quoi renverser ce dernier obstacle, et je vais en finir aujourd'hui. (*Appelant.*) Holà! (*Un page paraît.*) Page!... dis à Marliano que je l'attends ici. (*Le page se retire.*) Qu'il cede, qu'il se range de notre côté... et demain le roi part pour Burgos, sans la reine... Et dans huit jours, ce n'est plus au nom de Jeanne que les lois seront promulguées, mais au nom seul de Philippe d'Autriche, mon maître. (*Paraît Marliano.*) Ah! voici Marliano!

MARLIANO. Vous m'avez fait demander, monseigneur?

D. J. MANUEL. Oui, Marliano, car j'ai besoin de causer un instant avec vous. (*Il s'assied à droite.*)

MARLIANO, *debout près de lui.* Je suis à vos ordres.

D. J. MANUEL. Vous savez que le grand inquisiteur m'a adressé sur votre compte une note de nature à vous faire craindre l'avenir.

MARLIANO. Sur mon compte!...

D. J. MANUEL. Vous avez sauvé un vieux mécréant qu'il destinait au bûcher... un Morisque qui persistait à pratiquer le culte du Prophète.

MARLIANO. Monseigneur...

D. J. MANUEL. Et vous savez que le grand inquisiteur ne pardonne pas.

MARLIANO. Je suis médecin; ce vieillard souffrait, j'ai oublié sa religion. Me ferait-on un crime d'une bonne action, par hasard?

D. J. MANUEL. Le temps vous l'apprendra... Maintenant, écoutez-moi... Vous venez de quitter la Reine, Marliano?

MARLIANO. Oui, monseigneur, Son Altesse la Reine.

D. J. MANUEL. Et comment a-t-elle passé la nuit?

MARLIANO. Mieux que je n'osais l'espérer, après les fatigues naturelles d'un voyage.

D. J. MANUEL. Son sommeil a été très-agité, cependant, n'est-ce pas?

MARLIANO. Non, monseigneur, pas le moins du monde.

D. J. MANUEL. Mais la fièvre a reparu?...

MARLIANO. Je n'en ai pas remarqué le moindre symptôme.

D. J. MANUEL. Comment, ces agitations, ces emportements... considerés par les médecins du Roi comme les avant-coureurs d'une crise grave, n'ont été suivis d'aucune indisposition?

MARLIANO. Monseigneur sait déjà que je ne partage pas l'opinion de mes confrères à cet égard. Il se peut que ma science se trompe, mais...

D. J. MANUEL. Ecoutez, Marliano, et surtout ne perdez pas une de mes paroles.

MARLIANO. J'écoute, monseigneur.

D. J. MANUEL. Depuis que vous êtes au service de Son Altesse... elle vous a assuré les revenus de deux abbayes.

MARLIANO. C'est vrai, monseigneur.

D. J. MANUEL. Tenez-vous à ces revenus?

MARLIANO. Très-certainement.

D. J. MANUEL. Vous recevez vingt mille réaux du trésor comme premier medecin de la Reine.

MARLIANO. Vingt mille reaux, c'est exactement cela.

D. J. MANUEL. Tenez-vous également à cette bagatelle?

MARLIANO. Si j'y tiens!

D. J. MANUEL. Et à votre tête, Marliano, y tenez-vous?

MARLIANO. Quelle question!... on tient toujours à ces choses-là, monseigneur.

D. J. MANUEL, *se levant.* Vous vous trompez, Marliano, vous n'avez pas du tout l'air d'y tenir.

MARLIANO. C'est vous, monseigneur, qui vous trompez... vous vous trompez assurement.

D. J. MANUEL. Ne venez-vous pas de dire que la Reine avait passé une bonne nuit?

MARLIANO. Oui, monseigneur.

D. J. MANUEL. N'avez vous pas ajouté qu'aucun symptôme de fievre ne s'était fait remarquer en elle?

MARLIANO. Oui, monseigneur.

D. J. MANUEL. N'avez-vous pas déclaré enfin que l'opinion des médecins de Son Altesse le Roi, sur la folie malheureusement prévue de la Reine, n'était point la vôtre?

MARLIANO. Oh! cela, je le déclare encore.

D. J. MANUEL. Eh bien?

MARLIANO. Ah! je vous comprends, monseigneur, je vous comprends. Ayez pitié d'un pauvre vieux savant dont la loyauté...

D. J. MANUEL. Votre loyauté, Marliano, serait-ce elle par hasard qui vous autoriserait à entretenir une correspondance suivie avec un ennemi de votre Roi?

MARLIANO. Moi... une correspondance?... cela n'est pas.

D. J. MANUEL. Vous mentez.

MARLIANO. Monseigneur!

D. J. MANUEL. Niez donc que vous ayez écrit, il y a un mois, à Gonzalve, pour l'avertir de ce qui se passait à la cour?

MARLIANO. Ciel!

D. J. MANUEL. Niez donc que vous ayez fait partir cette lettre par un courrier spécial, avec ordre de pousser jusqu'à Naples, dût-il payer dix mille réaux son passage?

MARLIANO. Je suis perdu.

D. J. MANUEL. Niez donc que cette lettre, jointe à la note de l'inquisiteur, soit suffisante pour vous faire pendre haut et court avant le coucher du soleil à la potence de Tudela?

MARLIANO. Monseigneur, on a exagéré, on n'a pas vu .. on ne sait pas.

D. J. MANUEL. On a tout vu, on sait tout.

MARLIANO. Tout?

D. J. MANUEL. On a arrêté votre courrier.

MARLIANO. Ciel!

D. J. MANUEL. On a saisi votre lettre.

MARLIANO. Cela ne peut pas être.

D. J. MANUEL, *montrant une lettre.* La voilà!

MARLIANO, *tombant à genoux.* C'est fait de moi!

D. J. MANUEL. Relevez-vous et ne tremblez pas... Trembler ne vous avance à rien... Gonzalve a prononcé en Italie des paroles qui font de lui un traître au royaume. Ceux qui correspondent avec Gonzalve méritent la mort. Si vous tenez à ne pas mourir, connaissez mieux votre art... La Reine a beaucoup souffert cette nuit, son sommeil a été très-agité... continuer le voyage lui serait funeste; en un mot, elle est à la veille d'être folle.

MARLIANO, *comme interdit.* Ah! oui, oui, oui.

D. J. MANUEL. Pensez à votre tête. (*En sortant par la gauche.*) Pensez-y.

SCÈNE IV.

MARLIANO, *seul.*

Ma tête!... ah! traître!... ma tête!... mais c'est qu'il en parlait comme d'une chose complétement insignifiante... Je t'ai compris, va. Tu veux que je trahisse la meilleure des femmes, la plus infortunée des reines; tu veux... Ne crois pas que je le fasse, j'aimerais mieux...

SCÈNE V.

MARLIANO, D'OSUNA, LE GRAND MAITRE, LEON, D. J. MANUEL, DE ROSTRO, SEIGNEURS CASTILLANS; *puis* LE PAGE, LA REINE, *suivie de* CARMEN. DAMES DE LA REINE.

LEON, *à Marliano.* Dites donc, Marliano, l'indisposition de Son Altesse est-elle toujours aussi grave?...

MARLIANO, *avec embarras, montrant D. J. Manuel qui vient de reparaître à gauche.* Monseigneur... je... il... vous le demanderez à D. J. Manuel.

LEON. Vous le voyez, monseigneur, Marliano hésite déjà...

UN PAGE. Messeigneurs, Son Altesse la Reine!

LA REINE, *entrant précipitamment par la gauche, suivie de Carmen.* Ah! qu'il tarde, mon Dieu, qu'il tarde!... Carmen, ne vois-tu rien de cette fenêtre?... Bonjour, messeigneurs, bonjour... (*A Carmen.*) Reponds-moi donc, ne vois tu rien?

CARMEN. Rien, madame.

LA REINE. Lui serait-il arrivé quelque chose? D. J. Manuel, avez-vous eu des nouvelles de D. Philippe, depuis hier?

D. J. MANUEL. Son Altesse est partie pour la chasse, en me disant qu'elle serait de retour ce matin.

LA REINE. Ah! messeigneurs! que me voulez-vous? Le roi desirait que vous ne fussiez pas de ce voyage... Pourquoi avez-vous déplu au roi?

LE GRAND MAITRE. Madame, nous voulions obtenir de Votre Altesse une audience particulière; nous avions à l'entretenir des graves intérêts de ses peuples.

LA REINE. Demain, messeigneurs, demain. (*Elle s'assied à gauche.*)

LE PAGE, *du fond.* Un envoyé du vice-roi de Naples demande à être introduit auprès de Votre Altesse.

D. J. MANUEL. Un envoyé de Gonzalve?... quelle audace!... qu'on le chasse!...

LA REINE. Arrêtez! D. J. Manuel, pas un mot de plus!... (*Au page.*) Introduisez l'envoyé de Gonzalve. (*Paraît un homme armé de toutes pièces, le visage couvert d'un voile d'acier.*)

D. J. MANUEL. Un homme, le visage couvert. (*Murmures parmi les seigneurs.*)

SCÈNE VI.

LES MÊMES; GONZALVE.

LA REINE. Approchez, capitaine, et écartez le voile d'acier qui couvre votre visage... Les murmures que vous venez d'entendre auraient déjà dû vous avertir qu'on ne paraît point ainsi devant sa reine.

GONZALVE. La Reine Catholique sait qu'en Espagne un serment fait à Dieu est chose sacrée. De même que le Cid, j'ai fait un vœu; hormis ma souveraine, si elle l'exige... personne ne doit voir mes traits, avant qu'à l'oreille de mon ennemi terrassé j'aie pu dire qui je suis. (*Il s'incline.*)

MARLIANO, *à part.* Mon Dieu! cette voix!...

LA REINE. Relevez vous, capitaine, relevez-vous et passez dans mon oratoire. (*Elle se lève et passe au milieu.*) A genoux devant l'image del Pilar vous pourrez m'attendre...

Je respecte ce qui est saint. (*Aux seigneurs.*) Messeigneurs, qu'aucun de vous ne cherche à pénétrer le mystère dont le capitaine veut s'envelopper... C'est un vœu. (*Tous s'inclinent.*)

GONZALVE, *s'inclinant.* Merci, Madame.

LA REINE. Allez. (*Gonzalve, en sortant, fait un mouvement devant Marliano.*) De quelle mission Gonzalve a-t-il pu charger cet homme? (*Haut.*) Quant à vous, messeigneurs, je vous l'ai dit, revenez demain... revenez .. nous vous entendrons. (*Les seigneurs commencent à se retirer.*)

LE GRAND MAITRE, *à Manuel.* Don J. Manuel, que vous en semble?

D. J. MANUEL, *au grand maître.* Le roi sera ici tout à l'heure (*Ils sortent par le fond.*)

MARLIANO, *à part.* Le téméraire! Si je pouvais savoir!... (*Il va pour entrer à gauche.*)

LA REINE. Demeure, Marliano.

SCÈNE VII.

LA REINE, MARLIANO.

MARLIANO, *à part.* Allons! je ne saurai rien.

LA REINE. Marliano, crois-tu réellement que Son Altesse soit à la chasse?

MARLIANO. Tout le monde le dit.

LA REINE. Mais qu'en penses tu?

MARLIANO. Je pense que Son Altesse ne voudrait pas vous tromper.

LA REINE. C'est toi qui me trompes, comme tous les autres. Philippe est retenu ici par quelque nouvel amour...

MARLIANO. Pouvez-vous le croire?

LA REINE, *se levant.* Pourquoi s'arrêterait-il à Tudela, s'il n'en était pas ainsi?

MARLIANO. Votre Altesse s'inquiète à plaisir.

LA REINE. Ignores-tu donc, Marliano, que le Roi n'en est pas à sa première trahison envers moi. Je veux que tu sois mon confident, Marliano : c'est périlleux aujourd'hui, je le sais, mais que t'importe? tu m'es fidèle, jure-moi de ne pas chercher à me prouver que je me trompe.

MARLIANO. Votre Altesse me demande là quelque chose...

LA REINE. Que tu m'accorderas. — Écoute, Marliano, tous les soirs, le Roi quitte le palais, et ... (*Courant à la fenêtre de gauche.*) Ah! c'est lui... N'as tu rien entendu? Non... ce n'est rien. (*Elle revient à gauche.*) Il ne vient pas... Oui, tous les soirs, il quitte le palais et il se passe au moins deux heures avant qu'il rentre. Hier, je l'ai fait suivre.

MARLIANO. Le roi est incapable...

LA REINE Il se rendit hier... devine où?... Dans une hôtellerie, dans une misérable hôtellerie des environs de cette ville, à la Toledana, je crois.

MARLIANO. Oh! Madame!

LA REINE. Ce soir, je saurai la vérité. Mon page n'a pas osé entrer dans l'hôtellerie. Ce qu'il n'a pas fait... tu le feras.

MARLIANO. Moi!

LA REINE. Tu suivras le roi.

MARLIANO. Comment?

LA REINE, *en passant à droite.* Ah! Marliano... si je ne me suis pas trompée!... je ne sais pas ce que je ferai... Ce qu'il y a de certain, c'est que ce sera terrible!... (*On entend une fanfare de chasse.*) Oh! c'est lui... cette fois! il est revenu!... (*Elle se laisse tomber assise à droite.*) Ah! le cœur me bat à se rompre. (*A Marliano.*) Va... va... laisse-nous.

MARLIANO, *à part.* Me voilà bien, moi... Allons, une potence de plus ou de moins ne fait rien à l'affaire... En attendant, tâchons de savoir... (*Il sort par la gauche.*)

SCENE VIII.

LE ROI, LA REINE.

LE ROI, *entrant du fond, vient s'incliner près de la Reine et lui baise la main.* Ma belle Reine!

LA REINE. Enfin, te voilà de retour... Que tu as tardé, grand Dieu!

LE ROI. La chasse m'a retenu plus que je ne croyais.

LA REINE. C'est un plaisir de roi, je le sais; mais il a ses dangers souvent.

LE ROI. Vous doutez de ma force et de mon adresse?

LA REINE. Non... non... Je sais que Philippe d'Autriche est vaillant et fort comme le Cid... Asseyez-vous, mon loyal époux... (*Le Roi s'assied.*) Je veux être votre servante aujourd'hui; car vous allez demeurer près de moi.

LE ROI. Les rois sont malheureux, Madame; vous m'offrez une soirée de bonheur et je me vois obligé de lui préférer une soirée d'ennui.

LA REINE Que veux-tu dire?

LE ROI. Je suis, à mon grand regret, forcé de vous quitter de nouveau.

LA REINE. Et pourquoi?

LE ROI. Il le faut

LA REINE, *à part.* Il me trompait.

LE ROI, *avec hésitation.* Don Juan Manuel...

LA REINE. Laissez là votre don Juan Manuel et dites moi ce qui vous oblige à me quitter encore.

LE ROI. Ignorez-vous que de nombreuses préoccupations m'entraînent...

LA REINE, *se levant et passant à gauche.* Oui, dans une hôtellerie, n'est-ce pas?

LE ROI, *se levant.* Dans une hôtellerie!

LA REINE. Vous avez pâli, j'ai raison... Qui vous attire dans ce lieu indigne?

LE ROI, *à part.* Elle l'ignore!

LA REINE. Parle! réponds! Imagine ce que tu voudras, je te croirai.

LE ROI. Je vous avais caché cela jusqu'à ce jour pour ne pas vous attrister. Je négocie une réconciliation entre l'un des meilleurs amis de votre père et nous.

LA REINE. D'Albe, sans doute?

LE ROI. Précisément. Je suis parvenu à le convaincre, mais dans la crainte que nos entrevues ne lui aliénassent l'esprit de votre père, il a exigé qu'elles eussent lieu secrètement.

LA REINE. Il serait vrai?

LE ROI. Et vous me remerciez de mes efforts en recevant des envoyés de mes ennemis.

LA REINE. Philippe, pardon, je suis convaincue... Sais-tu, mon Philippe, que je n'ai plus la force de souffrir et que je mourrais demain si je devais douter encore, après avoir cru aujourd'hui? Sais-tu qu'au lieu de s'affaiblir en devenant un devoir, mon amour n'a cessé de grandir? Je t'aimai en voyant ton image, en te tendant la main pour la première fois .. Je t'aimai plus encore en devenant ta femme, comme une insensée, en devenant mère. Mon père existe encore; mes enfants vivent : il y a un Dieu au ciel... Eh bien, en moi, l'épouse est jalouse de la fille, jalouse de la mère, jalouse de la chrétienne Je le sais, j'offense la nature et Dieu; le ciel me châtie, mais que veux-tu? Je suis résignée; j'accepte tout avec joie, même le châtiment du ciel, car je t'aime.

LE ROI. Ah! merci! Que ne puis-je t'embrasser ainsi devant tous ceux qui m'accusent, devant ce Gonzalve...

LA REINE. Tais toi... tais-toi... Tu n'as à te justifier que devant moi et pour moi. Je veux qu'on t'obéisse ou qu'on meure.

LE ROI Je t'aime!... et je reviendrai avant de quitter le palais.

LA REINE Tu me laisses...

LE ROI. Manuel m'attend. (*Mouvement de la Reine.*) Tu m'as promis de ne plus douter de moi?

LA REINE. Je te le jure! (*Elle passe à droite.*)

LE ROI, *remontant vers le fond.* A bientôt! (*A part.*) Elle l'a dit : Il faut qu'on m'obéisse ou qu'on meure. (*Il sort.*)

SCÈNE IX.

LA REINE, *puis* GONZALVE.

LA REINE. Comme il m'a vaincue facilement. J'étais injuste, il a raison... Nous autres femmes, nous mettons toujours les choses au pire. Je ne veux plus être jalouse; je ne veux plus m'inquiéter de vaines chimères... (*Gonzalve, le visage couvert toujours, paraît sur le seuil de l'oratoire.*) Ah! c'est vous capitaine... Eh! bien, entrez.

GONZALVE, Madame, je vous ai promis de paraître devant vous le visage découvert.

LA REINE, *vivement* N'en faites rien... Un vœu est sacré, je respecte le vôtre. Vous êtes l'envoyé de Gonzalve, et vous venez sans doute combattre les calomnies qui ternissent son honneur... Non, Gonzalve n'a pas besoin d'avocat auprès de nous pour gagner sa cause. Vous parlerez de tout cela avec don Juan Manuel.

GONZALVE. Madame...

LA REINE, *s'asseyant à droite.* Je ne veux parler avec vous que de Gonzalve lui-même... Il y a bien longtemps que je ne l'ai vu... C'était un fier et beau général, qui aimait et gardait bien les fleurs. Il souffrait beaucoup, lorsque je la vis pour la dernière fois.

GONZALVE. Ah! madame, s'il savait...

LA REINE. Voyons, capitaine... entre nous, il ne saurait y avoir de secret. A-t-il oublié la cause de ses souffrances d'alors?

GONZALVE. Il n'a rien oublié, madame.

LA REINE. Rien... il est comme moi, il n'oublie pas... et il est demeuré triste toujours? —

GONZALVE. Triste toujours... l'Europe retentissait de son nom... chacun de ses triomphes grandissait l'envie de ses rivaux... Qu'il est heureux! s'écriaient-ils... tandis que Gonzalve morne et sombre, errant à travers le champ de bataille, s'arrêtait devant la tombe d'un général ennemi et s'écriait à son tour : Qu'il est heureux! qu'il est heureux!

LA REINE, *se levant.* Ah! vous n'êtes pas un simple capitaine... vous connaissez tous les secrets de celui qui vous envoie.

GONZALVE. Oui, madame.

LA REINE. Tous! vous savez alors le mystère de cette lassitude de la gloire qui pèse sur Gonzalve?

GONZALVE. Oui, madame.

LA REINE. C'est que la patrie, sans doute, n'occupe plus son cœur tout entier, c'est qu'un autre sentiment...

GONZALVE. Madame! oh! de grâce, ne cherchez pas à définir ce que Gonzalve ne saurait définir lui-même. Il ignore de quelle nature est le sentiment qui, sans crainte, sans espérance, sans désir... grandit dans la solitude de son âme... d'un souvenir... sa ferveur a fait un culte; d'une ombre... son imagination a fait une créature idéale... dont le regard l'embrase, dont la voix l'enchante, dont le souffle l'enivre. . Je vous le demande, madame, est-ce là le sentiment qu'une créature terrestre... qu'une femme, peut inspirer?

LA REINE. Capitaine!...

GONZALVE. Non, c'est l'adoration de l'âme pour une sainte, adoration profonde, silencieuse, mais immense...

LA REINE. Ah! tu es Gonzalve. (*Gonzalve écarte le voile d'acier.*) Que viens-tu faire ici, malheureux... n'étais-je pas là pour plaider ta cause.

GONZALVE. Il s'agit bien de moi, madame Il s'agit de vous, de votre couronne, et je viens ..

LA REINE. J'aime le roi, mon époux.

GONZALVE. Il s'agit...

LA REINE, *en passant à gauche.* Je suis les conseils du roi, mon époux.

GONZALVE. Je comprends. Votre Altesse, reine légitime et libre, déclare au soldat venu pour la défendre que tout ce qui se fait ici est fait par son ordre?

LA REINE. Je le déclare.

GONZALVE. Alors, madame, il ne me reste qu'à rentrer dans l'ombre et à attendre le moment où vous me direz: L'heure est venue de mourir pour moi.

LA REINE. Gonzalve!

GONZALVE. Adieu, madame!

LA REINE. Ah! c'est mal!.. c'est mal!... sans avoir vu que je lui tendais la main.

GONZALVE, *revenant précipitamment*. Ah!...

LA REINE. J'espère que vous voudrez bien confier à votre reine le lieu où vous vous arrêterez ce soir avant de repartir pour Naples et accepter d'elle un souvenir?

GONZALVE. Depuis mon arrivée à Tudela, madame, j'habite une hôtellerie des environs.

LA REINE. Une hôtellerie, avez-vous dit?

GONZALVE. Oui, madame, la Toledana. (*Il s'incline et fait un pas vers le fond.*)

LA REINE, *à elle-même, en passant à droite*. La Toledana .. Gonzalve... vous avez dû voir là sans doute un seigneur flamand, qui s'y rend tous les soirs?

GONZALVE. Je ne l'ai jamais vu, madame, mais je sais en effet qu'il vient y chercher...

LA REINE. Un seigneur de la cour de mon père, n'est-ce pas?

GONZALVE. Ce n'est pas un seigneur que cherche le Flamand.

LA REINE. Une femme.. Alors, c'est une femme!

GONZALVE. Madame!... qu'avez-vous? qu'ai-je dit?...

LA REINE. Parlez!... achevez!...

GONZALVE. Ah! mon Dieu!

LA REINE, *passant à gauche*. Il mentait! il mentait!

GONZALVE. Je supplie Votre Altesse...

LA REINE. Savez-vous, Gonzalve, que si vous ne m'aviez pas dit cela, votre tête n'eût pas été demain sur vos épaules?

GONZALVE. Madame!...

LA REINE. Oubliez ce qui vient de se passer... sortez! et sur votre vie, partez pour Naples!

GONZALVE, *au fond, à part*. Non, je ne partirai pas!

LA REINE, *se retournant*. Encore là?

GONZALVE, *s'inclinant*. Je m'éloigne, madame. (*Il sort.*)

SCÈNE X.

LA REINE, *puis* MARLIANO *et* CARMEN.

LA REINE. Ainsi donc, il me trompait... Oh! mais c'est qu'il était là... à mes pieds!... oh! l'infâme!... voyez donc jusqu'où peut aller l'iniquité des hommes... (*Appelant.*) Marliano!... Carmen!... Il va rejoindre sa maîtresse... j'irai la voir aussi, moi!

MARLIANO, *paraissant avec Carmen à gauche*. Votre Altesse...

LA REINE. Écoute-moi.

MARLIANO. J'écoute.

LA REINE. Carmen, cours me chercher deux manteaux et reviens vite. (*Carmen sort vivement.*) Nous allons à cette hôtellerie, mon maître!

MARLIANO. Quoi! vous voulez?

LA REINE. Oh! maintenant pas de conseils, pas de frayeur!... obéis et tais-toi, je le veux! (*Appelant.*) Carmen! (*Carmen reparaît avec les manteaux.*)

MARLIANO. Mais votre rang... la couronne...

LA REINE. Oui, parle maintenant de couronne à mon cœur, le moment est bien choisi... je ne suis qu'une femme jalouse, déguisée en reine... Allons, viens, Marliano... ou je pars seule.

MARLIANO. J'y vais, madame, j'y vais... (*A part.*) Décidément je dois être pendu.

LA REINE. Mais viens donc, Marliano... et tu vas les voir se séparer, les misérables, comme des colombes surprises par l'aigle!

ACTE II.

Quatrième Tableau.

LA TOLEDANA.

Le théâtre représente la cour de la Toledana, auberge des environs de Tudela. — A droite l'entrée de l'auberge. — A gauche, l'habitation de Gonzalve et d'Aldara. On y arrive par quelques marches. — Au fond, porte cochère donnant sur la campagne. Une porte plus petite, sur la droite du même plan, cachée par une charmille. — Au lever du rideau, à droite, divers groupes de soldats espagnols; à gauche, des groupes de soldats flamands; au fond, gens du peuple. Tous sont assis, debout ou montés sur des tables et sur des bancs. Au milieu, des danseuses moresques. — Tableau animé.

SCÈNE PREMIÈRE.

JUAN, ALVAREZ, ANTONIO, PEDRO, SOLDATS ESPAGNOLS, WOLF, SOLDATS FLAMANDS, L'HÔTELIER, GENS DU PEUPLE, DANSEUSES MORESQUES. *Ballet au lever du rideau.*

TOUS, *après le ballet*. Bravo! bravo!

WOLF, *se levant*. Bravo! les belles! Je vous ai dit que nous serions généreux... Nous voulons être magnifiques! (*A l'hôtelier qui regardait à droite.*) Psitt! (*L'hôtelier s'approche. — Wolf fait le geste de lui demander de l'argent. — L'hôtelier exprime qu'il ne comprend pas*). Hôtelier, prête-moi deux cents réaux!

L'HÔTELIER, *surpris*. Deux cents réaux!!

WOLF. Allons, fais vite, l'Espagnol doit payer pour le Flamand. (*L'hôtelier donne de l'argent sur les gestes réitérés de Wolf.*)

ANTONIO, *indigné*. Par saint Jacques!

WOLF, *aux danseuses*. Tenez, je n'ai qu'une parole... Je vous ai promis de l'argent... voici de l'or.

LES FLAMANDS. Bravo!

ANTONIO, *même jeu*. Les voleurs! (*Murmures parmi les Espagnols.*)

JUAN, *se levant*. Ma foi, c'est trop de patience. (*A la danseuse qui fait la quête dans son tambour de basque.*) Prends cette chaîne, ma gentille; tu m'empêcheras de m'en servir pour pendre à cet arbre.. (*Il a désigné Wolf à la danseuse en lui donnant la chaîne.*) Prends-la, prends-la! (*Mouvement parmi les Flamands.*)

WOLF, *aux Flamands*. C'est une provocation, vous allez voir. (*A la danseuse.*) Combien la chaîne?...

LA DANSEUSE, *timidement*. Monseigneur...

WOLF. Allons, pas de larmes!... Combien la chaîne?

JUAN, *après avoir éloigné la danseuse. — A Wolf, en se croisant les bras*. Avez-vous fait votre prière ce matin, mon maître?...

WOLF, *le toisant*. Que me veut ce drôle?...

JUAN. Vous vendre cette chaîne moi-même.

WOLF. Toi, mon petit Espagnol?...

JUAN. Oui, mon gros Flamand!

WOLF. Eh bien, j'aime mieux cela! Ton prix?

L'HÔTELIER, *venant apaiser la querelle*. Messieurs...

WOLF, *le faisant pirouetter à sa droite*. Allons, laisse-nous, toi!

JUAN. Oui, laisse-nous, mon ami. (*A Wolf.*) Tu m'as demandé mon prix?...

WOLF. Oui, ton prix!

JUAN. Eh bien! c'est ta vie!

WOLF. Ma vie?... Prends-la donc si tu l'oses! A moi, Flamands! sus à ces drôles!

JUAN. A moi, Castilles, à moi! (*Tous tirent leurs épées. — Engagement général.*)

SCÈNE II.

LES MÊMES, GONZALVE, *le visage couvert du voile d'acier.*

GONZALVE, *se jetant tout à coup au milieu des combattants*. Arrêtez! Et l'hospitalité, Castilles? Et la loyauté, Flandres?

WOLF, *aux Flamands*. L'envoyé de Gonzalve!

JUAN, *à part*. Oh! Cette voix!...

GONZALVE. Les armes au fourreau, tous; je le veux!

JUAN. Monseigneur, ces infâmes...

GONZALVE. Les armes au fourreau! Je n'ai pas besoin qu'on me dise le sujet de cette querelle, je le devine. (*Désignant les Flamands.*) Oui, je sais qu'il y a de ce côté, des étrangers oublieux du serment de leur maître, aveuglés par l'orgueil, dévorés par la soif de l'or... Ils en sont venus à se dire qu'ils pourraient impunément faire peser sur l'Espagne leur joug déloyal. — Les insensés!

WOLF. Vous oubliez vous-même... (*Rumeurs des Flamands.*)

GONZALVE, *aux Flamands*. Taisez-vous!... ou, par Notre Dame del Pilar, vous ne sortirez pas vivants d'ici. (*Mouvement des Flamands.*)

LES ESPAGNOLS. Sus aux Flamands, et vive la Reine! (*Mouvement général.*)

GONZALVE, *aux Espagnols*. Arrêtez!..: Au nom de cette Reine que vous invoquez! Ces hommes sont vos hôtes encore, qu'ils sortent en paix.. (*Aux Flamands.*) Passez et priez Dieu que les vôtres n'arrachent jamais de nos mains le pacte d'hospitalité qui vous sauve aujourd'hui. (*Aux Espagnols.*) Castillans, saluez!

WOLF, *à part*. Oh! nous nous reverrons, mes maîtres. (*Les Flamands se retirent. — Les Espagnols font un mouvement pour remonter.*)

GONZALVE. Restez, vous autres!

SCÈNE III.

GONZALVE *et* LES SOLDATS ESPAGNOLS.

JUAN. C'est donc vous, monseigneur, qui nous avez fait dire de nous trouver ici ce soir?

GONZALVE. C'est moi!

JUAN. Monseigneur, il me semble avoir entendu votre voix sur les champs de bataille.. vous êtes..

GONZALVE. Je suis l'homme que vous attendiez... c'est tout.. Imprudents, qui alliez pour des riens provoquer une révolte coupable. Ce n'est pas de vous que doit venir le signal!... C'est d'eux-mêmes.

TOUS. C'est vrai!

GONZALVE. La loyauté triomphe toujours... Castillans, demeurez les soldats de la loyauté.

TOUS. Oui, oui!

GONZALVE. Vos mains, que je les serre!... Allez maintenant, vous me verrez à votre tête quand sera venu le moment de frapper. (*Tous les soldats espagnols sortent.*)

SCÈNE IV.

ALDARA, GONZALVE.

GONZALVE. Un mot suffit... un seul et la patrie est sauvée!

ALDARA, *qui vient de paraître à gauche*. Ce n'est pas ta patrie qui t'inquiète, Gonzalve!

GONZALVE. Aldara!!

ALDARA. Ce n'est pas ta patrie... C'est la Reine!

GONZALVE. La Reine!

ALDARA. Oui, la Reine! (*Mouvement d'inquiétude de Gonzalve.*) Tu regardes autour de toi... tu crains qu'on ne nous entende. (*Gonzalve relève son voile d'acier.*) Oui, oui, découvre ton visage afin que je lise sur ton front ce que j'y lis depuis que je suis ton esclave.

GONZALVE. Calmez-vous!

ALDARA, *passant à droite*. Me calmer!... Voilà tout ce que vous avez à dire à celles que vous dédaignez, vous autres hommes.. calmez-vous! Il n'est plus temps de me dire : calmez-vous.

GONZALVE. Mais il est temps encore de vous dire, Aldara, que nous sommes restés étrangers l'un à l'autre.. Je ne vous dois rien.

ALDARA. Écoute, Gonzalve... quand je t'apparus, j'étais l'égale de ta souveraine... que dis-je, j'étais au-dessus d'elle sous mes haillons.

GONZALVE. Vous insultez la Reine!

ALDARA. Je suis Reine aussi... Tu le sais: pour toi j'abdiquai ma foi et mon rang; depuis,

je n'ai plus été bonne même à mendier le pain de l'indépendance... J'étais ton esclave!

GONZALVE. Dites que vous étiez l'amie de Gonzalve.

ALDARA. Est-ce qu'une femme peut jamais être l'amie d'un homme! Elle est sa maîtresse ou son esclave!

GONZALVE. Désormais... je ne veux près de moi ni l'une ni l'autre!

ALDARA. Et pourquoi depuis cinq ans m'as-tu soufferte à tes côtés... Malheureux, je t'ai consolé.. Blessé, j'ai passé les nuits à ton chevet. Voyons, sois bon pour moi, je t'en supplie... Tu ignores encore combien je t'aime... Tiens, là-bas, en Italie, au lendemain des batailles, lorsqu'une voix secrète me criait : Ce n'est pas toi qu'il aime!—Je m'en consolais en disant : Il n'est pas à moi; mais il n'est à personne!

GONZALVE. Non, à personne; jamais une autre femme que vous n'a franchi mon seuil.

ALDARA. Je le sais... Tu ne voulais pas donner de rivales à la Reine de Castille!

GONZALVE, *avec force et passant à droite*. Silence, je vous l'ordonne! Le jour où vous êtes venue à moi, j'aurais dû vous chasser... Vous me connaissez... je ne brise pas qui m'implore, mais je brise qui me brave!

ALDARA. Eh bien, je te brave!

GONZALVE. Taisez-vous!

ALDARA. Oui, je te brave... toi et ta Reine!

GONZALVE. Aldara, par pitié!...

ALDARA. Mais tu ne comprends donc pas que je dois la haïr, cette femme, de toute la haine qui peut entrer dans un cœur...

GONZALVE. Te tairas-tu, démon!

ALDARA. Non, non! Sa mère a tué la mienne!... sa mère a désolé mon berceau!... sa mère m'a volé ma couronne, et elle, elle me prend ton amour!... Assez de vols comme cela!

GONZALVE. Aldara!

ALDARA. Je la tuerai! je la tuerai!

GONZALVE, *tirant son poignard*. Misérable! (*Il la saisit violemment et la fait tomber à ses pieds, la main levée sur elle comme pour la frapper*.)

ALDARA. Ah! tiens!... tu as un bon mouvement! mais frappe, frappe donc!

GONZALVE. Aldara, vous n'êtes pas une femme... vous êtes un démon. (*La repoussant.*) Vous avez menacé la Reine... (*Elle se lève d'un bond et le fixe avec fierté*) Un mot de plus, vous me faisiez assassin!... Ah! grâce à Dieu... je me souviens que vous m'avez épargné jadis. (*Il s'éloigne.*)

ALDARA, *le suivant avec menace*. Gonzalve! Gonzalve!

GONZALVE, *faisant un nouveau mouvement et s'arrêtant, comme interdit par un sentiment de pitié, en jetant son poignard à ses pieds*. Tenez, nous sommes quittes. (*Il sort par la gauche*.)

SCÈNE V.

ALDARA *seule*.

Il m'abandonne!... demain il part pour Burgos à la suite de la Reine. (*Elle ramasse le poignard.*) La Reine... Oh! il faut que j'arrive jusqu'à elle... Il le faut... mais comment?... Mendier et frapper, ainsi qu'autrefois... Ce n'est pas avec un poignard qu'on se venge... Et voilà cette Reine éprise de son époux... Si c'était vrai... si elle ignorait... que m'importe à moi qu'elle ignore!... Il l'aime... On a ouvert, il me semble... Je ne me trompe pas, c'est bien le capitaine flamand qui me poursuit sans cesse de son amour. (*Comme frappée d'une idée.*) Ah! je tiens peut-être ma vengeance! (*Elle écoute à l'écart; la nuit vient peu à peu.*)

SCÈNE VI.

ALDARA, LE ROI, D. J. MANUEL.

LE ROI, *à D. J. Manuel*. Tu as bien compris... une litière et des hommes déterminés... Tais-toi... tu m'appellerais Altesse... Va...

ALDARA, *à part*. Que se disent-ils?

LE ROI. Ah çà! maintenant, tâchons d'éveiller l'alouette sans attirer le hibou. (*Il se dirige vers le pavillon.*)

ALDARA, *allant au roi*. N'éveillez personne, seigneur capitaine... Ecoutez-moi...

LE ROI. C'est vous?

ALDARA. Je vous attendais.

LE ROI. Il se pourrait!...

ALDARA. Le temps presse; ne répondez qu'à mes questions.

LE ROI. Parlez.

ALDARA. Vous m'avez dit que vous pouviez approcher de la Reine.

LE ROI. Certes, je le crois bien.

ALDARA. Que vous disposez d'une grande puissance à la cour?

LE ROI. D'une très-grande puissance.

ALDARA. Que vous êtes l'un des amis du Roi?

LE ROI. Son plus fidèle ami.

ALDARA. Que vous êtes sûr d'obtenir tout ce que vous demandez?

LE ROI. Une prière de ma bouche est un ordre.

ALDARA. Et vous m'aimez?

LE ROI, *souriant*. Comment donc?

ALDARA. Oh! je veux une réponse sérieuse... Quoique je passe ici pour la fille adoptive de je ne sais quel ami de l'hôtelier, croyez bien que vos regards en se dirigeant vers moi ne s'abaissent pas, mais s'élèvent!

LE ROI. En effet... et j'en remercie le ciel... depuis l'instant où ma bonne étoile me fit passer devant cette hôtellerie, vous voir est un besoin de chaque jour... Je vous appartiens tout entier, madame... Pour un sourire, pour une parole de vous... je donnerais ma fortune, mon existence, mon pouvoir!

ALDARA. Votre pouvoir?... C'est lui seul que je veux.

LE ROI. Ordonnez!

ALDARA. Si je voulais vivre à la cour?

LE ROI. Je vous ferais dame de la Reine.

ALDARA. Dame de la Reine!... Je vous préviens cependant que je ne puis pas vous révéler le mystère de mon origine.

LE ROI. Votre beauté est une noblesse, madame... Suivez-moi. J'aurai ici, dans un instant, une litière et des hommes dévoués.

ALDARA, *ironiquement*. M'enlever de force.

LE ROI, *souriant*. Pourquoi pas?

ALDARA. Moi!...

LE ROI. Madame...

ALDARA. Je vous pardonne... Vous ignoriez encore que je ne suis pas femme à tolérer une injure.. Plus un mot... J'irai à la cour?... Je serai dame de la Reine?

LE ROI. Et vous m'aimerez?

ALDARA. J'aime quiconque me sert.

LE ROI. Mais au moins, de grâce...

ALDARA. Assez... La cour part demain pour Burgos; j'y serai en même temps que la cour. (*Passant à gauche.*) Au revoir.

LE ROI. Madame... (*Nuit.*)

ALDARA. Nous n'avons plus rien à nous dire. Faites que je croie en vous et vous pourrez croire en moi. (*Elle entre dans le pavillon.*)

SCÈNE VII.

LE ROI, *puis* D. J. MANUEL.

LE ROI, *seul*. Etrange créature... Bien des fois je me suis laissé prendre aux regards d'une femme; jamais je n'avais éprouvé ce que j'éprouve... Si elle me trompait, si elle n'allait pas se rendre à Burgos... Bah! quoi qu'elle dise, enlevons-la d'abord et nous verrons après... Je suis de la nature de l'aigle, moi, pour qu'une proie me plaise, il faut que je l'aie ravie... C'est bien vrai, cela. Je l'eusse aimée, cette Reine, si, me disputant son amour, elle m'eût forcé pour l'obtenir de conquérir l'Espagne... Mais les dés sont jetés... que le hasard les relève. (*A D. J. Manuel qui paraît.*) T'es-tu assuré de l'hôtelier?...

D. J. MANUEL. Il laissera cette nuit les deux pavillons dans l'obscurité.

LE ROI. Et les hôtes qui habitent la posada?

D. J. MANUEL. Il les enfermera dans leurs chambres.

LE ROI. Bien! et nos hommes?...

D. J. MANUEL. Ils sont là tout prêts...

LE ROI. Viens et prenons garde d'être aperçus. (*Ils sortent par la droite. Le théâtre est dans l'obscurité.*)

SCÈNE VIII.

LA REINE, MARLIANO.

(*Ils viennent d'entrer par le fond.*)

LA REINE. C'est lui! c'est bien lui, te dis-je.

MARLIANO. Hélas!

LA REINE. Lui, avec son âme damnée, avec D. J. Manuel. As-tu pris toutes les informations nécessaires?

MARLIANO. Toutes.

LA REINE. C'est cette nuit qu'il se propose d'enlever cette femme?

MARLIANO. Cette nuit.

LA REINE. Elle se nomme?...

MARLIANO. Aldara.

LA REINE. Et elle habite?...

MARLIANO, *montrant le pavillon de gauche*. Là.

LA REINE. C'est bien, Marliano, tu feras cerner cette cour par mes hommes d'armes. L'envoyé de Gonzalve est ici?

MARLIANO. Oui, on l'a vu revenir il y a une heure à peine.

LA REINE. Masqué?

MARLIANO. Toujours.

LA REINE, *écrivant sur ses tablettes*. J'ai promis une grâce à cet envoyé, à cet ami de Gonzalve... Tu lui remettras ces tablettes. (*Elevant la voix.*) Don Alvarès d'Estuniga! (*L'homme d'armes paraît.*) (*A Marliano.*) Va porter cet ordre et ajoute que c'est un ordre irrévocable.

MARLIANO. Je le dirai. (*Il disparaît dans le pavillon de gauche.*)

LA REINE, *au capitaine*. En votre qualité de capitaine de nos gardes, vous vous tiendrez l'épée nue derrière cette porte, et quoi que vous entendiez, vous ne paraîtrez qu'à mon appel. (*Le capitaine des gardes se retire.*)

SCÈNE IX.

LA REINE, *puis* LE ROI.

LA REINE, *seule*. Elle est ici, cette femme... et la fille d'Isabelle, la reine des deux mondes respire l'air que cette créature respire! (*Souriant amèrement.*) Qu'est-ce donc que la grandeur, ô mon Dieu?... Commander à des millions d'hommes; pouvoir avec un mot faire chanceler les trônes, et venir ici, la nuit, pleurant, prête à supplier, peut-être... Oh! non... non, je sens que la douleur m'a faite implacable... Je sens que je vais jouir de son trouble, de sa surprise, de sa colère, de sa lâcheté peut-être; car qui sait s'il ne se traînera pas à mes pieds en me demandant grâce? Du bruit! des pas! (*Regardant vers le fond à droite.*) C'est lui! quels autres pas que les siens pourraient ainsi retentir en moi? (*Elle monte les quelques marches du pavillon et se cache.*)

LE ROI *entre par la droite, suivi de D. J. Manuel*. Je vais l'éveiller doucement avec une chanson moresque; elle descendra, croyant trouver ici un de ceux de sa tribu. Alors tu sais ce que tu as à faire. (*Manuel se retire. Le roi se rapproche du pavillon et chante en s'accompagnant sur une mandoline.*)

L'étoile au front mystérieux,
Quand l'univers entier sommeille
Sur son lit doré se réveille
Et prend son vol capricieux.

Réveillez-vous, sous votre voile,
Vous qui brillez comme une étoile...
Quand la nuit a chassé le jour
Au beau ciel d'amour!

LA REINE *descend et s'avance vers lui.* C'était donc vrai!

LE ROI, *à part.* C'est elle! (*Haut.*) Aldara. Ne vous effrayez pas, ma belle aimée, c'est moi. (*Il lui prend la main.*) Vous me laissez votre main... Oh! merci. Mais ne voulez-vous pas me répondre? Vous défiez-vous encore de moi? Vous avez tort. Je suis un cœur sincère. Ma bouche ne ment pas; elle ne ment jamais.

LA REINE, *éclatant d'un rire sinistre.* Ah! ah! ah! ah!

LE ROI. Ce rire...

LA REINE. Je le sais! Je le sais!

LE ROI. Cet accent! ce n'est pas elle! Qui êtes-vous? Répondez.

LA REINE. Le misérable, il ne m'a même pas reconnue avec les yeux du cœur!

LE ROI. La reine!... vous m'apprendrez, je l'espère, madame, la raison qui vous amène ici.

LA REINE, *passant à droite.* Oh! mon Dieu! oui, c'est bien simple. Je viens causer à mon tour avec le puissant politique capable de vous donner audience dans cette hôtellerie, à cette heure; je veux qu'il apprenne de ma bouche que loin de m'offenser, de me trahir, vous me donnez chaque jour de nouvelles preuves de votre amour, de votre respect; qu'au lieu d'opprimer et d'insulter la Castille, vous ne vous occupez que de son bien-être et de sa gloire; que tout le blâme que l'on jette sur vous n'est qu'un tissu de mensonges et de calomnies. Oui, oui, il faut enfin que je te justifie à la face du monde entier, et que l'Espagne te connaisse comme je te connais.

LE ROI. Vous avez raison, madame; il faut que l'Espagne me connaisse! C'est assez me courber sous une honteuse tutelle!

LA REINE. Vous dites!...

LE ROI. Le sang des empereurs d'Allemagne coule dans mes veines, et quelle que soit la terre où je pose le pied, je veux le poser en souverain.

LA REINE. Ah! je t'aime mieux ainsi. J'avais peur de te trouver lâche. Je redoutais tes prières; je sentais mes larmes aller au-devant de tes larmes... Mais tu me braves... tu oses braver la reine. C'est la reine qui te répondra.

LE ROI. Sachez d'abord la vérité tout entière. La raison d'État m'a fait votre époux. J'étais né sensible, j'étais né pour aimer, mais avec un cœur fier et libre. Est-ce ma faute à moi si je n'ai pu plier ce cœur aux exigences d'une politique aveugle?

LA REINE. Assez! assez!

LE ROI. Vous m'entendrez!

LA REINE. Grâce!

LE ROI. Vous m'entendrez!

LA REINE. Prends garde!

LE ROI. Oh! je sais! Il y a là, sans doute, des épées nues, prêtes à vous obéir. Eh! bien, appelez! Vous aurez raison de frapper; c'est l'ambition qui a présidé à nos fiançailles; vous n'avez qu'un ambitieux devant vous!

SCÈNE X.

LES MÊMES, GONZALVE, LE CAPITAINE DES GARDES, SOLDATS ESPAGNOLS, D. J. MANUEL, MARLIANO, ALDARA, *paraissant sur le balcon du pavillon de gauche.*) (*Quelques soldats portant des torches allumées. Le théâtre se trouve éclairé.*

LA REINE. Infâme! A moi! à moi tous! (*Paraissent les gardes.*) On a insulté la reine!

GONZALVE, *paraissant à gauche.*) Et c'est lui? (*Aux gardes.*) Gardes! Sus à cet homme! (*Montrant les tablettes de la reine.*) Voici l'ordre de la reine!

LE ROI, *tirant son épée.* On ne m'aura pas vivant, du moins.

GONZALVE. Défends-toi donc, Philippe!

LA REINE, *poussant un cri et se jetant entre eux.* Ah! que voulez-vous faire?

GONZALVE. Quiconque insulte la reine doit mourir.

LA REINE. Le tuer! lui! lui!... le frapper, là, sous mes yeux! lui!... (*Mouvement de Gonzalve et des gardes.*) Ah! n'approchez pas. J'ai eu un moment de démence; j'étais folle. N'approchez pas, c'est mon époux, c'est le roi!

GONZALVE. C'est un traître! voici l'ordre irrévocable signé de vous; vous m'avez dit de frapper! je frappe!

LA REINE. Vous me tuerez d'abord!... (*Elle se jette au-devant du roi.*)

ALDARA. C'est le roi!

D. J. MANUEL, *au capitaine des gardes.* Capitaine des gardes, faites cortége à Son Altesse la reine, dont la présence ici, à cette heure, n'a pour cause qu'un trouble accidentel de son esprit. (*Les gardes se placent de chaque côté au fond, formant la haie.*)

MARLIANO, *à part.* Scélérat! (*Le roi offre la main à la reine. Ils remontent.*)

LA REINE, *en passant devant Gonzalve, bas.* J'en serais morte.

GONZALVE, *à part.* Oh! cet homme!

ALDARA. C'est le roi!

ACTE III.

Cinquième Tableau.

FACE A FACE.

Le théâtre représente une des salles du palais de la reine, à Burgos. — Au fond, une grande ouverture donnant sur les jardins. — Portes dans les pans coupés. — Au milieu, une grande table ovale recouverte d'un riche tapis; dessus tout ce qu'il faut pour écrire. — Un fauteuil à droite, tout près de la table.

SCÈNE PREMIÈRE.

Au lever du rideau, entrent des pages qui vont se placer à la porte de droite, puis des Seigneurs et des membres des Cortès qui se placent à gauche et au fond. — Entrent le Roi et la Reine par la gauche. — Au fond sont D. Juan Manuel, le grand maître de Saint-Jacques, le duc d'Osuna, Léon, l'alcalde de Burgos, le président des Cortès. — Les jardins sont garnis de soldats espagnols et de gardes flamands. — Le cortége entre aux cris de: Vive la Reine! et de Vive le Roi!

LE ROI. Assez, messeigneurs, assez, mes bons amis... Son Altesse la Reine vous remercie. Nos ennemis cherchent en vain les moyens de nous nuire, et la fausseté des bruits répandus sur une mésintelligence entre la reine et moi leur sera démontrée. Ne leur direz-vous rien, madame?

LA REINE. Que veux-tu que je leur dise?... J'ai pardonné, j'ai oublié... Je t'aime... Tiens tes serments comme je tiendrai les miens... Je n'ai pas à souhaiter autre chose.

D'OSUNA, *bas à la reine.* Votre Altesse veut-elle me permettre?...

LE ROI. Parlez haut, duc d'Osuna.

D'OSUNA, *se couvrant ainsi que tous les grands de Castille.* Eh bien! au nom de la grandesse castillanne, nous demandons qu'on nous laisse approcher de la reine et qu'elle nous entende avant la réunion des Cortès.

LE ROI. La reine m'a donné ses pleins pouvoirs, et je devrais vous répondre en vous faisant arrêter sur-le-champ. (*Murmures des seigneurs fidèles.*) Mais Son Altesse la reine m'a parlé en votre faveur, et je vous pardonne... La reine vous recevra dans une heure.

D'OSUNA. Nous y serons tous, madame.

LE ROI, *à la reine.* Selon la coutume des Castilles, les dames nobles de Burgos ont demandé à servir Votre Altesse pendant son séjour dans cette ville... puis-je vous les présenter?

LA REINE. Fais selon ton désir, Philippe.

LE ROI, *allant à l'alcalde.* Seigneur alcalde, introduisez les dames nobles... (*L'alcade sort un instant par la gauche. A la reine.*) Vous avez comme un voile de tristesse sur le visage... C'est mal... Vous m'avez vu soumis, repentant, vous m'avez tendu la main... Je vous ai donné mon âme en échange de votre pardon... Croyez en moi.

LA REINE. Je te crois... Mais que veux-tu?... J'ai la joie triste... C'est mon sort.

SCÈNE II.

LES MÊMES, ALDARA, LES DAMES NOBLES, *qui la précèdent.*

L'ALCALDE. Les dames nobles de Burgos.

LE ROI. Madame, j'ai l'honneur de présenter à Votre Altesse les duchesses de Campo-Santo et de Villa Réal, les marquises de Monte Alto et de Peñaflor, les comtesses de Santa-Cruz et de Medina; enfin, la señora Beatrix, marquise de Valdès, nièce de notre premier ministre D. J. Manuel.

D. J. MANUEL. Saluez la reine, ma nièce.

LA REINE. Ah! c'est là votre nièce, D. J. Manuel... Dites-lui alors qu'on a pour habitude de baisser les yeux devant la Reine. (*Aux autres dames qui se sont placées au fond.*) Je serai très-aise de vos services, mesdames. (*Elle se lève*). Votre main, D'Osuna. (*D'Osuna s'approche et lui offre la main. Ils sortent précédés et suivis par les dames nobles. Les autres personnages se retirent par le fond.*)

LE ROI, *à Aldara, qui suit les autres dames.* Êtes-vous satisfaite?...

ALDARA. Pas encore!

LE ROI. Que demandez-vous donc?...

ALDARA. Je n'appartiendrai qu'au roi d'Espagne.

LE ROI. Je le serai demain.

ALDARA, *se retournant.* Soyez-le donc!... (*Elle s'éloigne à droite.*)

SCÈNE III.

LE ROI, *puis* D. J. MANUEL, *qui paraît au fond.*

LE ROI. Implacable génie!... La même toujours. Mais que faire? (*A D. J. Manuel.*) Si rien n'avance, si demain encore je ne suis que l'époux de la reine devant les Cortès rassemblées... L'emploi de la force sans un prétexte légitime n'est qu'une violence inutile... Il me faut ce prétexte... Où le trouver?

D. J. MANUEL. Je vous l'ai dit, monseigneur, il n'en est qu'un: la démence de la reine.

LE ROI. Folle!... elle... Allons donc... C'est nous qui sommes insensés!...

D. J. MANUEL. Je ne crois pas, monseigneur.

LE ROI. Et puis, cette trame odieuse et lâche me répugne.

D. J. MANUEL. Ignorez-la, et laissez-moi faire.

LE ROI. Mais avons-nous seulement une preuve, un indice?

D. J. MANUEL. Nous en avons mille. Laissez à moi seul le soin de donner une cause à ces bizarreries... Laissez-moi notamment interpréter comme il convient la singulière visite de Son Altesse à l'hôtellerie de la Toledana.

LE ROI. Tu es le génie du mal, don Juan.

D. J. MANUEL. Je suis votre serviteur, don Philippe... Mais il me faut un dernier éclat aujourd'hui même, et si nous pouvions l'obtenir tout à l'heure devant la grandesse assemblée... Pardon, monseigneur, vous avez, je crois, reçu une lettre de... de ma nouvelle nièce.

LE ROI, *avec hauteur*. Pourquoi cette question?

D. J. MANUEL. Vous l'avez sous votre pourpoint.

LE ROI. D. J. Manuel!

D. J. MANUEL. Elle doit y être... La reine a un page qu'elle croit dévoué, mais qui m'appartient... Je lui ai donné des instructions précises, et si tout marche comme je l'ai rêvé...

LE ROI. M'expliquerez-vous?

D. J. MANUEL. Monseigneur, j'ai quinze cent mille ducats de dettes, que vous avez promis de payer le jour où voos seriez roi d'Espagne... jugez si je vous suis fidèle.

LE ROI, *passant à gauche*. C'est juste!

D. J. MANUEL. Gardez donc cette lettre sous votre pourpoint, et laissez-moi faire. Seulement, comme il est toujours bon de lire dans les cartes de ses adversaires, j'ai cru devoir, depuis la scène de l'hôtellerie, faire surveiller à Tudela ce personnage mystérieux qui se dit envoyé de Gonzalve.

LE ROI. Lui a-t-on arraché son masque?... Sait-on qoi il est?...

D. J. MANUEL. La reine a ordonné qu'on respectât son incognito.

LE ROI. Ah! c'est Gonzalve lui-même qu'il faudrait tenir... Toute la haine de l'Espagne contre moi s'est réfugiée sous la cuirasse de cet insolent vainqueur... Ah! si jamais il se livre... (*Il passe à droite.*)

D. J. MANUEL. Ce n'est pas probable, monseigneur.

LE ROI. Viens, Manuel... Je veux te remettre les colliers de nos ordres que tu as promis en mon nom aux principaux membres des Cortès.

D. J. MANUEL. Je vous suis, monseigneur.

SCENE IV.

GONZALVE, *puis* MARLIANO.

GONZALVE, *paraissant à gauche, dans un costume très-simple, couvert de poussière. Il est toujours masqué.*) Pourrai-je arriver jusqu'à elle?... Il faut qu'elle m'écoute, cependant... Voyons, ce palais de Burgos m'est connu... Les appartements de la reine Isabelle étaient de ce côté... Et ici... (*Une petite porte s'ouvre à droite, Marliano paraît.*) Marliano!

MARLIANO. Gonzalve!

GONZALVE. Tais-toi!

MARLIANO. Que venez-vous faire ici, malheureux?

GONZALVE. Je viens pour parler à la reine. Il faut que tu me fasses pénétrer jusqu'à elle.

MARLIANO. J'arrive, et je ne sais moi-même si je pourrai la voir. Il faut qu'elle sache que cette Aldara, qu'elle m'avait chargé de faire embarquer... a réussi à s'échapper, et que depuis lors j'ai perdu ses traces.

GONZALVE. Il s'agit bien d'Aldara... Il s'agit de la reine!

MARLIANO. Court-elle donc un danger?

GONZALVE. Tu le demandes?... quand les Cortès sont dans les mains de l'archiduc, et qu'autour de la Reine il n'y a plus que la garde flamande. (*Prenant les mains de Marliano.*) Conçois-tu cela, Marliano?... Toute l'armée est retenue à trente lieues d'ici; pas un soldat espagnol auprès de Son Altesse, et je ne tremblerais pas pour elle!

MARLIANO. Mais si... mais si... Ça mérite bien qu'on tremble un peu...

GONZALVE. De gré ou de force, il faut enlever la reine d'ici et la conduire au milieu de ses troupes fidèles... Marliano, je compte sur toi.

MARLIANO. Sur moi, grand Dieu! sur moi; qui suis déjà menacé par l'inquisition pour avoir sauvé ce maudit Arabe... mais remettez donc votre masque: vous pouvez être reconnu, le roi vous a vu jadis.

GONZALVE. Oui... oui... nos regards se sont déjà croisés... mais tu as raison, je serai calme, je serai prudent.

MARLIANO. Alors, laissez-moi d'abord aller prévenir la reine, et lui demander si elle peut vous recevoir.

GONZALVE. J'attends la réponse de la Reine au cloître de San-Lorenzo... A bientôt. (*Marliano entre chez la Reine.*) Le glaive est tiré, Philippe d'Autriche, et cette fois je ne le remettrai plus au fourreau.

SCÈNE V.

GONZALVE, DON JUAN MANUEL; *puis* LE ROI.

D. J. MANUEL, *à gauche, barrant le passage à Gonzalve.* Pardon, beau ténébreux; mais je viens d'être prévenu de votre arrivée, et j'en ai moi-même fait avertir le Roi... qui veut bien vous faire l'honneur de vous accorder un entretien.

GONZALVE. Je suis l'envoyé de Gonzalve; la reine a ordonné qu'on respectât mon incognito... Obéissez à la reine et dites à l'archiduc que je n'ai pas à l'entendre.

LE ROI, *qui a entendu ces derniers mots.* Mais moi j'ai à vous interroger: on ne lève pas son épée contre moi sans me dire qui l'on est pour avoir eu cette audace.

GONZALVE, *à part*. Oh! ma prudence, ne m'abandonne pas!

LE ROI. Laissez-nous, don Juan Manuel, et faites rassembler la garde flamande dans ces jardins. (*Sort Manuel. Le roi qui s'assied, à Gonzalve.*) Approchez et sachez d'abord qu'on ne parle pas au Roi le visage couvert. Démasquez-vous.

GONZALVE. J'ai fait vœu de ne jamais quitter ce masque avant d'avoir pu dire à l'oreille de mon ennemi terrassé qui je suis... je serai fidèle à mon vœu.

LE ROI. Et quel est cet ennemi?

GONZALVE. Je ne puis le nommer encore.

LE ROI. Je veux le connaître cependant ou je croirai que vous avez peur qu'il sache votre haine.

GONZALVE. J'ai peur! vous voulez le connaître?

LE ROI. Je le veux!

GONZALVE. Eh bien, c'est l'ambitieux que l'amour de la plus noble des femmes a trop longtemps protégé; c'est celui qui est à la veille de consommer une trahison infâme contre sa patrie et contre la Reine; c'est l'homme qui est à la fois coupable du crime de lèze-nation et de lèze-majesté. Vous le connaissez maintenant.

LE ROI, *se levant*. Ah! c'est là ton ennemi?

GONZALVE. Mortel!

LE ROI. Et tu es en même temps l'ami de Gonzalve?

GONZALVE. Quand on est l'ennemi de celui que je hais, on est toujours l'ami de Gonzalve.

LE ROI. Répondez donc alors aux accusations qui pèsent sur lui, et songez que c'est le Roi qui vous interroge?

GONZALVE. Monseigneur, nous sommes tous deux sujets de la Reine... Il n'y a pas de souverain ici.

LE ROI. Insolent!... je reconnais bien là le langage de cette armée d'Italie, corrompue par le traître qui la commande. (*Il passe à gauche.*)

GONZALVE. Un traître!... (*Se calmant.*) Croyez-moi, monseigneur, ne parlons pas ici de trahison.

LE ROI. Aimes-tu mieux que je parle du pillage de Naples; aimes-tu mieux que je rappelle les exploits de ce capitaine d'aventures qui a prodigué le plus noble sang de l'Espagne pour assouvir la soif insatiable de son orgueil et de son ambition?

GONZALVE. Ne parlons ici, monseigneur, ni d'orgueil ni d'ambition.

LE ROI. Ce Gonzalve!... ton ami! ce n'est pas assez qu'il ait englouti dans une guerre désastreuse tout l'or, toutes les richesses de la Castille; ce n'est pas assez qu'il ait puisé à pleines mains dans les caisses de l'Etat; il ose vouloir se rendre indépendant; il ose se tailler des duchés dans les terres conquises, se faire appeler duc de Terra Nueva et prince de Venosa; et tout cela parce qu'il voit le sceptre de Castille aux mains débiles d'une femme... Mais l'heure va sonner où un homme enfin osera lui demander compte de ses rapines et saura frapper ce traître, ce voleur, ce lâche!...

GONZALVE. Assez!

LE ROI. Oui, j'appelle lâche... celui qui recule devant son ennemi... celui qui craint de se trouver face à face avec son accusateur... celui qui n'ose venir ici se défendre lui-même!

GONZALVE, *se démasquant*. Il est venu!

LE ROI. Gonzalve! par saint Jacques, je m'en doutais bien... A moi, Manuel... à moi, tous!... arrêtez ce traître!...

GONZALVE, *à part*. C'était un piége!.. Insensé, je me suis trahi.

LE ROI, *aux gardes*. Obéissez!

SCÈNE VI.

LES MÊMES; MANUEL, SEIGNEURS CASTILLANS, GARDES FLAMANDS, LA REINE, MARLIANO.

GONZALVE. Arrière... je suis Gonzalve, le capitaine général des armées de la Reine... Je suis vice-roi de Naples... je suis l'égal de cet homme.

LA REINE, *s'avançant au milieu*. Quel est ce bruit?... que signifie ce tumulte?

LE ROI. Madame... un ennemi de votre époux, un ennemi de votre couronne... Gonzalve...

LA REINE. Ah! c'est vous, capitaine... Je vous avais ordonné de repartir pour Naples...

GONZALVE. J'ai désobéi à ma souveraine... Elle peut ordonner mon supplice; mais auparavant elle laissera au conquérant de l'Italie le temps de défendre son honneur... Oh! cette calomnie, je la sentais monter de l'ombre vers moi!... Votre or, dites-vous, mais il n'a pas suffi à payer les *Te Deum* chantés après mes batailles... Vous m'avez envoyé de l'or? — moi, je vous ai envoyé quarante pages d'histoire écrites de mon sang sur les murailles fumantes de quarante villes conquises! — Il me semble que c'est à moi que l'on doit quelque chose!...

LA REINE. Qu'avez-vous à répondre à cela, don Philippe?...

LE ROI, *à part*. Ce regard...

LA REINE. Gonzalve, tant que nous serons reine, la royauté se souviendra... (*Gonzalve s'incline.*)

LE ROI. Madame...

LA REINE. J'ai dit, tant que nous serons reine!... (*Elle passe à droite.*) Gardes, laissez passer le vice-roi de Naples... Il est mon hôte... Gonzalve, je sais que vous avez à m'entretenir de choses graves... Présentez-vous ce soir au palais... Vous le voyez, du reste, c'est bien moi qui commande encore.

GONZALVE. Je viendrai, madame, et tant que cette main aura la force de tenir une épée, vous commanderez toujours. (*Sortie.*)

LE ROI, *à don Juan Manuel, sur le devant à gauche*. Manuel, il faut que cet homme ne nous échappe pas.

D. J. MANUEL, *au roi*. J'y veillerai, monseigneur... (*Il remonte vers le fond à droite.*)

LE ROI, *à la reine*. En réprimant ma colère, madame, je vous ai donné une grande marque d'amour.

LA REINE. Je prendrai ma revanche, don Philippe... allez... (*Elle passe à gauche.*)

D. J. MANUEL, *au roi*. Vous voyez, monseigneur, qu'il faut en finir aujourd'hui.

LE ROI, *à don Juan Manuel*. Il le faut, venez. (*Ils montent vers le fond, s'inclinent et sortent suivis des gardes.*)

SCÈNE VII.

LA REINE, MARLIANO.

LA REINE, *à Marliano*. Nous sommes seuls. Cette femme!... cette Aldara, elle t'a échappé, tu me l'as dit... Eh bien, je le savais un instant avant ton retour.

MARLIANO. Vraiment?

LA REINE. Je le savais, te dis-je, j'ai de ses nouvelles.

MARLIANO. Vous, madame?...

LA REINE. Elle a écrit au roi.

MARLIANO. Elle a osé!

LA REINE. Oui, elle a osé, et le roi a reçu sa lettre ce matin par un messager more; et l'ayant lue, il l'a cachée précipitamment sur son cœur.

MARLIANO. Altesse, de grâce, soyez calme.

LA REINE. Je suis très-calme. Seulement, cette lettre, il me la faut.

MARLIANO. Mais comment faire?

LA REINE. J'ai un page dévoué qui m'a tout appris, à qui j'ai donné des ordres... Quant à toi, écoute. (*Indiquant le fond.*) Tu vois d'ici don Philippe se promener sous cette avenue d'orangers?

MARLIANO. Oui, madame.

LA REINE. Tu connais ses habitudes... Lorsqu'il est inquiet, et il doit l'être, il aime à respirer le sel d'un certain flacon... Ce flacon, le voici... (*Elle lui remet un flacon.*) Il l'a oublié...

MARLIANO. Donnez, je vais le lui remettre.

LA REINE. Ce n'est pas tout... Tu n'es pas en vain le premier médecin de l'Espagne. Il faut qu'en respirant ce flacon le roi tombe et perde connaissance... un instant, une minute, cela suffira. Le page sera là, il a mes ordres, il fera le reste... Va...

MARLIANO. Oh! ciel!... attenter à la personne du roi. .

LA REINE. N'est-ce pas la Reine qui l'ordonne? Gonzalve te l'a dit... ils en veulent à ma royauté.

MARLIANO. Mais...

LA REINE. Obéis, et tu me sauveras peut-être

MARLIANO, *à part*. Hélas! pour un vieux savant, voilà bien de la besogne et des aventures. (*A la reine.*) J'y vais, madame, j'y vais! (*Il sort par le fond.*)

SCÈNE VIII.

LA REINE, *après un instant de morne silence*. En vérité, je ne sais quel vertige tourbillonne dans ma tête; mais je sens que ma raison s'en va. Quoi! je le tenais, coupable, traître à l'épouse et à la souveraine... Je pouvais punir.. vingt épées menaçaient sa poitrine; son regard me désarme; je pardonne, j'oublie, je me tais et il me trompe encore... toujours! .. (*Elle s'assied à droite près de la table.*) Oh! l'ingrat, l'ingrat!... il faudra qu'il souffre à son tour tout ce que j'ai souffert... Je l'obligerai bien, tôt ou tard, à ne voir que moi dans ses rêves!

SCÈNE IX.

LA REINE, DON JUAN MANUEL; *puis* LE PAGE, *ensuite* LA NOBLESSE DE CASTILLE, LE PRESIDENT DES CORTES; *plus tard*, LA CAMARERA MAYOR, LES DAMES NOBLES, MARLIANO.

D. J. MANUEL. Madame, le roi me charge de l'excuser auprès de Votre Altesse, s'il ne peut assister à l'audience que vous avez accordée à la grandesse espagnole. Il vient d'être pris d'un évanouissement subit, qui heureusement n'aura pas de suites, mais qui l'a obligé à se retirer dans ses appartements.

LA REINE, *apercevant le page qui est au fond; elle lui fait signe d'approcher*. La lettre?

LE PAGE, *s'inclinant*. La voici, madame. (*Il se tient à la droite. La reine profite de ce que D. J. Manuel tourne la tête pour ouvrir la lettre.*)

D. J. MANUEL, *à part*. Voilà un petit page dont je ferai la fortune. (*Haut.*) Madame, la grandesse espagnole attend les ordres de Votre Altesse. (*Elle a caché vivement sa lettre.*)

LA REINE, *aux seigneurs qui se tenaient au fond*. Entrez, messeigneurs, entrez (*Grande entrée. Tous s'inclinent profondément et viennent se placer à gauche.*)

D'OSSUNA, *s'approchant*. Madame...

LA REINE. Je serai à vous tout à l'heure... (*A part, regardant sa lettre.*) Je tremble! la certitude est là.

D'OSSUNA, *même jeu*. Cependant, madame..

LA REINE. Je vous ai dit tout à l'heure!... (*Grandes marques d'étonnement parmi les seigneurs.*) Pourquoi êtes-vous là, près de moi?... Ecartez-vous... écartez-vous donc!

D. J. MANUEL, *à part*. Bien, la fièvre commence. (*Il remonte vers le fond et passe à gauche.*)

LE GRAND MAITRE. Quel étrange langage! (*Tout le monde s'écarte.*)

LA REINE, *lisant*. « Tenez vos promesses, je « tiendrai les miennes. Demain, à l'entrée de la « reine à Burgos, les nouvelles dames d'hon- « neur lui seront présentées. Je veux être l'une « d'elles... » (*Cessant de lire.*) Cette femme ici! dans ma maison!... Oh! c'est impossible! (*Au page.*) Faites entrer les dames nobles de Burgos. (*Le page sort.*)

LE GRAND MAITRE. Mais, madame, cet entretien sérieux...où de graves intérêts de l'Etat..

LA REINE. J'ai ordonné, ce me semble!...(*Le page revient suivi des dames nobles et de la camerera mayor. La reine jetant les yeux sur toutes les dames. A part.*) Elle est là .. (*Les dames se regardent entre elles avec étonnement.*)

LA CAMARERA, *s'approchant*. La reine a besoin de nos services?

LA REINE, *avec éclat*. De vous? jamais!... jamais!

LE GRAND MAITRE, *jetant un regard d'étonnement sur tout le monde*. Que signifie cela?

LA REINE. Ah! si, si, je me trompe... Qu'elles approchent... Venez là, toutes... venez, mesdames... toutes! (*Les dames s'approchent, mais avec hésitation. A part.*) Comment savoir celle qui a eu l'audace!... (*Jetant les yeux sur la lettre.*) Quelle idée! (*Haut.*) D. J. Manuel, qu'on aille me chercher ce qu'il faut pour écrire.

D. J. MANUEL, *après un instant, et comme interrogeant du regard tout le monde, approche l'encrier et le papier devant la reine*. Mais, madame ..

LA REINE, *après un mouvement, lui fait signe que c'est bien et de s'éloigner. A elle-même.* Oui, c'est cela! (*Haut.*) Approchez, d'Osuna; approchez aussi, grand maître de Saint-Jacques de Calatrava. Vous êtes mes fidèles, vous...

D'OSUNA. Madame, nous sommes vos fidèles, et nous venons porter la parole au nom de la grandesse espagnole.

LA REINE. Parlez, d'Osuna, je vous écoute. (*Elle dispose quelques feuilles de papier et prend la plume.*)

D'OSUNA. Madame, c'est un pénible devoir qui nous a fait insister pour obtenir cette audience.

LA REINE, *aux dames*. Mesdames, vous allez écrire toutes... là, devant moi. Il me plaît de connaître votre écriture.

D'OSUNA. Je reprends, madame...

LA REINE, *aux dames qui causent à voix basse*. Que dites-vous ainsi à voix basse?... Duchesse de Campo-Santo, écrivez là. (*Etonnement général.*)

D. J. MANUEL. Oh! messeigneurs, vous n'êtes pas au bout. (*Une dame s'est détachée d'un groupe et vient à la table, puis elle fait un mouvement comme pour demander à la reine ce qu'elle désire.*)

LA REINE, *poursuivant*. Ce que vous voudrez. (*Elle écrit et se trouve placée près de la reine de manière à faire face au public.*)

LE GRAND MAITRE. La reine refuserait-elle de nous entendre?

LA REINE. Moi?... au contraire. Ma mère m'a laissé pour héritage l'amour qu'elle portait à ses peuples.

D'OSUNA. Alors, que Votre Altesse intervienne enfin dans le gouvernement de ses Etats.., qu'elle daigne...

LA REINE, *à la dame, lui prenant la feuille*. N'écrivez pas davantage, duchesse. (*La camarera fait un signe, la dame se retire. A part.*) Ce n'est pas elle!

D'OSUNA. Le roi, à notre avis, abuse étrangement...

D. J. MANUEL, *avec force, à droite, sur le devant*. Duc. .

LA REINE, *vivement à D. J. Manuel*. Taisez-vous, D. J. Manuel! (*A d'Osuna.*) Vous avez raison, D'Osuna... Le roi est le plus criminel de tous les hommes..

LE GRAND MAITRE, *humblement*. Nous n'avons pas voulu dire cela, madame.

LA REINE. Je le dis, moi.

D'OSUNA, *avec joie, après avoir pressé la main à quelques seigneurs; à la reine*. Alors, madame?...

LA REINE, *à une autre dame*. Vous, comtesse, écrivez. (*Même jeu de la dame qui va de suite écrire. A d'Osuna.*) D'Osuna, vous disiez donc?...

D'OSUNA. Nous disons, madame, que la famine fait d'horribles ravages dans les provinces

LA REINE. Oui, mon peuple a faim... et le roi le tyrannise.

D. J. MANUEL. Madame...

LA REINE. Je ne vous parle pas. (*Au capitaine des gardes qui est sur le devant, à droite, près de D. J. Manuel.*) Capitaine des gardes, qu'on aille chercher Gonzalve. Il attend mes ordres au cloître San-Lorenzo. Qu'il vienne!

D. J. MANUEL, *à un officier*. Qu'on l'arrête. (*A un autre.*) Vous, allez prévenir le roi.

LA REINE, *à la dame*. Assez! (*Même jeu de la camarera, la dame se retire. A part.*) Ce n'est pas elle encore!

LE GRAND MAITRE. Votre Altesse nous écoute à peine.

LA REINE. Vous, marquise, écrivez.

LE GRAND MAITRE. Mais le sort des Castilles dépend de cet entretien, et Votre Altesse ne nous écoute pas.

LA REINE. Je vous écoute parfaitement... Mon peuple a faim... poursuivez...

D'OSUNA. Eh bien! madame?...

LA REINE, *regardant la feuille*. Ce n'est pas elle non plus. (*A une autre dame.*) A vous. (*La dame vient écrire.*)

LE GRAND MAITRE. Il importe donc beaucoup à Votre Altesse de connaître l'écriture de ces dames?

LA REINE, *se levant*. S'il m'importe?... Rien au monde ne m'importe davantage.

D'OSUNA. Même le salut du royaume?

LA REINE. Même le salut du royaume.

D. J. MANUEL, *au fond*. Elle est perdue! (*Quelques seigneurs remontent à lui avec agitation et se consultent avec lui.*)

LA REINE, *à une autre dame*. A vous... (*Même jeu de la dame. A part.*) Oh! qui donc?... qui donc?...

D. J. MANUEL, *qui est passé à gauche? Apercevant Marliano*. Ah! Marliano! il arrive à propos... (*A ceux qui l'entourent.*) Messieurs, vous le voyez.

D'OSUNA. Madame, écoutez-moi, je vous en conjure: vous ne voyez donc pas ce qui se passe? On met en doute votre aptitude à gouverner.

LA REINE, *avec un mouvement*. Qui donc

oserait?... (*Regardant le papier.*) Pas encore celle-là! (*La dame se retire.*)

LE GRAND MAITRE. L'Espagne, madame, est sur le point de se soulever...

LA REINE. Qu'elle se soulève... Il est temps que le roi la craigne.

TOUS. Vive la reine!

LA REINE, *aux seigneurs.* Silence donc!... (*Aux dames.*) Pourquoi n'écrivez-vous plus, mesdames?

LA CAMARERA. Toutes ces dames ont écrit.

LA REINE. Vous mentez! N'est-ce pas, messeigneurs, que l'une de ces dames n'a pas écrit?

D. J. MANUEL. Que voulez-vous de plus, messeigneurs?

MARLIANO, *à part.* Oh! je comprends .. je le devine. (*Haut.*) Permettez, permettez, Son Altesse est agitée en ce moment; il faudrait... (*A la reine.*) Madame...

LA REINE. J'ai dit qu'on se taise!

D. J. MANUEL, *aux seigneurs.* Etes-vous enfin convaincus...

LA REINE, *à quelques seigneurs qui sont au fond.* A propos, messeigneurs, est-il un de vous qui pourrait me dire laquelle de ces dames a vécu à l'hôtellerie de la Toledana? Ah! mais tu le sais, toi... Marliano, laquelle?... désigne-là-moi... parle.... (*Elle le pousse vers les dames nobles.*) Tu hésites... tu me trahis... vous êtes tous des traitres... sortez! sortez! (*Elle tombe assise à sa même place.*)

D'OSUNA. Ah! messeigneurs, la reine est insensée.

LE GRAND MAITRE, *lui prenant la main.* Malheureux!

D. J. MANUEL. Insensée!... Marliano, constatez le témoignage du duc. (*Au secrétaire.*) Vous, écrivez. (*Un secrétaire prend acte.*)

LE GRAND MAITRE. Pauvre femme!

LA REINE. Ah! j'en mourrai... et ne pouvoir la connaitre... mais elles ne sont pas toutes là, il en manque une, ta nièce, don Juan Manuel?... La nièce du complaisant de l'Autriche, où est-elle?... où est-elle?

SCÈNE X.

Les Mêmes; ALDARA.

ALDARA, *paraissant à droite.* Me voici.

MARLIANO, *vivement à Aldara.* Retirez-vous, ne parlez pas à la Reine!

LA REINE, *se levant, allant à Aldara.* Je veux qu'elle réponde, moi!

D. J. MANUEL, *au président des cortès.* Monsieur le président des cortès, vous avez vu par vos yeux (*Il lui remet l'acte du secrétaire. Le président remonte au fond.*

LA REINE, *qui a violemment fait un geste a Aldara pour la faire descendre et d'une voix étranglée.* Cette lettre est de vous.

ALDARA, *froidement.* Oui.

LA REINE. En te voyant, je t'ai haïe.

ALDARA. Je vous haïssais... moi... avant de vous connaître.

LA REINE. Tu sais à qui tu parles?

ALDARA. Je le sais.

LA REINE. Je suis la Reine!

ALDARA. Je suis la maitresse du roi!

LA REINE. Par le sang de ma mère! une arme... un poignard... (*S'élançant sur d'Osuna à qui elle arrache un stylet.*) Ah!.. (*Elle va se précipiter sur Aldara. On l'entoure, le roi paraît à gauche.*)

SCÈNE XI.

Les Mêmes; LE ROI. Gardes flamands au fond.

D. J. MANUEL, *à droite.* Ah! c'en est trop; qu'on s'assure de la Reine!

ALDARA, *avec joie.* Ah!

LA REINE. Moi!... moi!... (*S'élançant vers le roi qui demeure impassible.*) Gonzalve! Gonzalve!

LE ROI. Gonzalve est arrêté, madame.

MARLIANO. Oh! les infames!

LE ROI, *après un temps.* L'état de la reine est une calamité pour l'Espagne. La reine est folle messieurs.

LA REINE, *regardant tout le monde d'un air égaré, et poussant un cri déchirant.* Ah! ah! mon Dieu! (*Elle tombe évanouie.*)

ACTE IV.

Sixième tableau.

LE COURAGE D'UN MÉDECIN.

Un intérieur. — Deux portes au fond faisant face au public. — Une autre à gauche au deuxième plan. — A droite, une table; dessus tout ce qu'il faut pour écrire. — Un fauteuil.

SCENE PREMIERE.

ALDARA, LA CAMARERA MAYOR, deux Dames.

ALDARA, *entrant du fond à droite va à la porte de gauche. Elle frappe, on ouvre, paraît la camarera suivie de deux dames.* Voici le jour, la reine a-t-elle reposé?

LA CAMARERA. Non, madame, la reine est même plus agitée que de coutume.

ALDARA. Ses discours continuent à ne présenter aucune lueur de raison? (*Les dames se regardent entre elles.*)

LA CAMARERA. Nous ne nous permettons pas de juger les discours de la reine. Il en sera pourtant ce qu'il plaira à votre merced.

ALDARA. Très-bien, mesdames, j'apprécierai votre réserve. Rentrez chez la reine, et si S. A. paraissait plus mal, faites-moi prévenir. (*Les femmes rentrent chez la reine; seule; ouvrant la porte du fond à gauche.*) Ahmet! (*Un More paraît.*)

SCENE II.

AHMET, ALDARA.

ALDARA, *le toisant du regard.* Ce vieillard est là?

AHMET. Oui... nous l'avons conduit par ce passage secret. Faut-il te l'amener?

ALDARA. Tout à l'heure... personne ne vous a vus?

AHMET. Personne.

ALDARA. Et Gonzalve est dans vos mains?

AHMET. Gonzalve, échappant aux gardes du roi qui avaient ordre de l'arrêter, allait rejoindre quelques-uns de ses soldats d'Italie, campés secrètement aux environs de Burgos, lorsque entouré par cinq cents de nos frères il a été entrainé dans les ruines de la mosquée où il est encore aujourd'hui gardé à vue.

ALDARA. Sain et sauf, j'espère?

AHMET, *s'inclinant.* Malgré sa résistance désespérée, nous avons respecté ses jours.

ALDARA. Combien êtes-vous d'enfants du prophète à Burgos?

AHMET. Quinze cents.

ALDARA. Et à mon signal, combien seriez-vous?

AHMET. Cent mille!

ALDARA. Prêts à m'obéir?

AHMET. Prêts à mourir pour la fille du roi Zagal.

ALDARA. C'est bien. Ecoute, Ahmet, le jour qui se lève sera peut-être un grand jour dans notre histoire. Si Allah me protége, mon peuple vaincu aura triomphé avant ce soir des chrétiens maudits et l'ombre de mon père tressaillera de joie dans la tombe. Avant ce soir, écoute bien ceci, Ahmet, il faut que don Philippe soit mort, et que la reine ait abdiqué. Alors, l'Espagne, comme un navire qui a perdu ses ancres, flotte à la dérive sur un océan de tempêtes, le sang de la guerre civile coule de ses flancs déchirés, et cette orgueilleuse reine des nations succombe bientôt sous nos bras vengeurs!

AHMET, *s'agenouillant.* Aldara! vous êtes bien la fille des rois!.. Aldara, vous êtes venue à nous et aussitôt nos pleurs ont séché... sous le souffle divin de l'espérance... Aldara, nous te rendrons Grenade et tu en seras la fleur souveraine et adorée.

ALDARA. Merci, frère. Et maintenant, va me chercher ce vieillard. (*Ahmet disparaît un instant; à elle-même.*) Je t'ai épargné, Gonzalve, et tu m'as repoussée; je t'ai aimée de toute la force d'une âme ardente et libre et tu m'as repoussée; tu m'as vue pleurante, me trainer à tes genoux et tu m'as repoussée. Eh bien, lorsque j'aurai renversé ce trône, lorsque j'aurai le pied sur ses débris et que j'y serai debout, la couronne d'Espagne à la main, nous verrons si tu me repousseras encore!

SCENE III.

ALDARA, MARLIANO, Morisques.

MARLIANO, *amené par les Morisques, reconnaissant Aldara.* Aldara!

ALDARA, *s'asseyant à droite.* Depuis que la reine a été enfermée dans cette partie du palais, j'ai sû que vous ne cessiez d'implorer les gardes afin qu'on vous laissât parvenir jusqu'à elle. J'ai eu pitié de vous, et vous ai fait amener ici pour que vous vissiez Son Altesse.

MARLIANO, *avec joie.* Ah! j'y suis venu un peu contraint et forcé. Enfin, l'intention était bonne; je vous en remercie. Et où est la reine?

ALDARA, *montrant la gauche.* Elle est là.

MARLIANO, *s'élançant vers l'appartement de la reine.* Là!

ALDARA. Un instant. J'ai auparavant des instructions à vous donner.

MARLIANO, *désappointé.* Des instructions?

ALDARA. Etes-vous courageux?

MARLIANO. Moi?

ALDARA, *en se levant.* Au reste, quand il vous faudra du courage, je vous en donnerai.

MARLIANO. Ce ne sera pas de refus.

ALDARA. Les cortès, vous le savez, viennent d'approuver les projets qui leur étaient soumis. Dans une heure, don Philippe montera sur le trône de Castille et videra, devant la cour assemblée, la coupe d'or que l'on présente aux rois le jour de leur couronnement.

MARLIANO. Pardon, madame, mais je me mêle si peu de politique...

ALDARA. Moi, c'est différent. J'aime l'Espagne, Marliano, et je veux lui épargner les horreurs de l'anarchie. Le roi triomphant, la reine prisonnière, c'est la guerre civile; tout est perdu, si un homme ne lève sur ce chaos une main puissante et loyale; et cet homme, ce n'est pas le roi, ce traitre, ce débauché, cet homme, ce n'est pas don Carlos, un enfant de cinq ans; cet homme...

MARLIANO. C'est?...

ALDARA. C'est celui dont j'écrirai moi-même le nom sur cet acte d'abdication.

MARLIANO. L'acte d'abdication de la reine; mais cet acte est sans valeur... Il y manque la signature de la reine.

ALDARA. C'est toi qui vas me l'obtenir.

MARLIANO. Moi!

ALDARA, *le posant sur la table.* Il faut qu'avant une heure cet écrit, signé, soit dans mes mains.

MARLIANO, *avec un rire fiévreux.* Et vous avez pu croire un instant que la reine consentirait...

ALDARA. Elle consentira lorsque tu lui auras dit que, si elle hésite, son fils Carlos est mort.

MARLIANO. Son fils .. Mais il est sous la garde des cortès... Son fils ne court aucun danger.

ALDARA. Eh bien, quand tu mentirais?

MARLIANO. Jamais!

ALDARA, *allant à la porte du fond à gauche.* Ahmet! (*Ahmet paraît.*) Ferme cette porte.

(*Ahmet ferme la porte du fond à droite et revient se placer un peu au milieu.*)

ALDARA, *à Marliano qui est passé à droite.* Tu vois ces hommes... Quand sonnera la dixième heure, ils rentreront; Ahmet te demandera cet écrit, et si cet écrit ne porte pas la signature de la reine, tu es mort.

MARLIANO. Mes cris seront entendus.

ALDARA. Si tu appelles, si tu fais mine d'ébranler cette porte, ils frapperont sans attendre. (*Allant ouvrir la porte de la reine à gauche.*) Camarera mayor, veuillez dire à S. A. la reine, que Marliano, son médecin, attend ici ses ordres... (*A Marliano.*) Et maintenant je vous laisse. (*Ils sortent par le fond à gauche.*)

SCENE IV.

MARLIANO, *puis* LA REINE.

MARLIANO, *seul.* Ah çà, voyons... je suis bien éveillé... je ne rêve pas... C'est bien moi... Je suis bien ici chez la reine. Et derrière cette porte.. (*Reculant avec horreur.*) Seigneur du ciel!... (*Il se cache la tête dans les mains.*) Et Gonzalve!.. Prisonnier... mort, peut-être... (*Se raffermissant.*) Voyons, Marliano.. ça n'est pas le moment de perdre la tête... La séance royale dans une heure.. Et la reste... (*Regardant la porte. Se retournant vivement.*) Du bruit... C'est elle... la voilà... Mon Dieu... comme elle est pâle... elle se soutient à peine. (*Il lui présente le bras.*)

LA REINE, *s'asseyant à droite.* Merci, Marliano... merci. Je t'ai attendu bien longtemps... Vite... dis-moi! Carlos, mon fils?...

MARLIANO. Votre fils! votre fils!...

LA REINE, *lui mettant la main sur la bouche.* Parle bas!... Il ne faut pas qu'on nous entende. Va t'assurer si cette porte est bien fermée. (*Elle indique la gauche.*)

MARLIANO, *après avoir obéi.* Ma reine... ma noble reine... Laissez-moi vous regarder... laissez-moi lire dans vos yeux... Ah! je savais bien qu'ils mentaient!

LA REINE. Que veux-tu dire?

MARLIANO. Comment, ce que je veux dire? mais que vous n'êtes pas folle du tout.

LA REINE. Tu te trompes, ils l'ont dit, je le crois!

MARLIANO. Non, vous ne le croyez pas, et quand j'aurai ajouté que de votre raison dépend le salut du royaume...

LA REINE. Le royaume... Il n'a pas besoin de moi, Marliano. Je suis une pauvre femme, incapable de gouverner.

MARLIANO, *surpris.* Pardon, ma reine, mais les instants sont précieux! nos minutes sont comptées. (*A part.*) Les miennes, surtout. (*Haut.*) Sachez donc que vos plus fidèles serviteurs sont en danger; que Gonzalve est arrêté, qu'on dresse des gibets dans Burgos; que les cortès enfin ont sanctionné l'usurpation du roi.

LA REINE, *après un temps.* Ah! Elles ont sans doute agi sagement.

MARLIANO. Mais dans un instant... tout à l'heure, un archiduc d'Autriche montera sur le trône d'Isabelle.

LA REINE. Il y a bien longtemps qu'il le désire, va.

MARLIANO. Ah! c'en est trop! Quoi!... s'abandonner... se trahir soi-même!... Et vous souffrirez que dans votre palais, sous vos yeux, cette femme, cette Aldara...

LA REINE, *terrible, se levant.* Aldara!

MARLIANO, *avec joie.* Ah! je savais bien que vous n'étiez pas folle!

LA REINE, *avec force.* Folle!.. Et si je veux l'être, moi... si je veux l'être... (*Elle passe à gauche.*) D'ailleurs je le suis... Songe à toutes les preuves que j'en ai données. Ris donc avec moi de toutes mes chimères... Comme mon imagination se créait des fantômes... Cette hôtellerie... cette lettre... ces femmes qui écrivaient... que j'insultais...

MARLIANO. Madame, revenez à vous...

LA REINE. Revenir à moi... à la raison? Ce qui est faux, ce qui est un rêve... ce serait la réalité!... Ah! non, non; laisse-moi être folle, laisse-moi ne croire ni à mes angoisses ni à mes larmes... à rien! Je suis folle! je suis folle!... (*Elle revient s'asseoir à droite.*)

MARLIANO, *à part.* Et les minutes qui s'écoulent.

LA REINE, *qui a jeté machinalement les yeux sur le parchemin.* Qu'est-ce que cela?

MARLIANO, *à part.* Grand Dieu!

LA REINE, *lisant.* « Moi, la Reine, je déclare abdiquer... » (*Cessant de lire.*) Ils ont raison... Pourquoi serais-je reine encore? Les morts ne règnent pas, et tout est mort en moi... Oui... oui... encore ce dernier pas vers l'éternel oubli de moi même. (*Elle prend la plume et écrit.*)

MARLIANO, *à part, l'observant.* Elle signe!...

LA REINE. Jeanne de Castille n'est plus. (*Tendant le parchemin.*) Tiens, Marliano. (*Se levant.*) Tu iras porter cela à l'archiduc et tu lui diras que je ne lui demande qu'une grâce en retour: c'est de respecter désormais le repos de ma tombe! (*Elle passe à gauche.*) Adieu, mon ami, adieu!

MARLIANO, *à part.* Ce parchemin... cette signature... c'est ma vie!... ma vie! Qu'est-ce que ta vie, malheureux?... Non... non... (*Haut.*) Madame.. Oh! Ecoutez-moi... ce que je fais là... Si vous saviez... Non... non... vous ne saurez pas... seulement, laissez-moi vous dire... vous n'avez pas bien lu... Vous voyez... le nom est en blanc; vous avez cru sans doute abdiquer en faveur de votre enfant!...

LA REINE. Oui!

MARLIANO. Erreur, Madame, en signant cela, vous avez arraché la couronne de son front..

LA REINE. Carlos! mon fils!

MARLIANO. Oui, votre fils!... que vous alliez trahir, Madame... et cependant, vous l'aimez, n'est-ce pas?

LA REINE. Moi!...

MARLIANO. Eh bien, grâce à cette abdication, ce n'est pas votre fils qui régnera...

LA REINE. Que dis-tu?

MARLIANO. C'est l'archiduc, c'est l'Autriche; l'Espagne aura cessé d'être!

LA REINE. Qu'entends je?

MARLIANO. C'est dans un cloître que votre enfant ira finir ses jours.

LA REINE. Grand Dieu!

MARLIANO. Ah! du fond de cette tombe dont vous parliez tout à l'heure, ne trembleriez-vous pas de le voir pâle, fugitif, persécuté, menacé peut-être et tendant ses petits bras vers vous qui ne seriez plus là pour le défendre.

LA REINE. Mon enfant!...

MARLIANO. Mais vous ne seriez pas sa mère!

LA REINE. Moi!...

MARLIANO. Pour être sa mère, il faut être reine.

LA REINE, *en passant à droite.* Je le serai!

MARLIANO. A l'instant donc! (*Il déchire le papier.*) Et qu'ils me tuent s'ils le veulent!

LA REINE. Ah! merci, Marliano, tu fais revivre ce cœur que les infâmes avaient brisé... Oui, je suis reine, je suis mère et la mère saura protéger le fils de ses entrailles... La Reine saura punir!

MARLIANO. Oui, c'est cela, Madame... Allez, hâtez-vous... De votre chambre royale un couloir secret conduit à la salle du trône.

LA REINE. Malheureuse que je suis!... Mais la porte de ce couloir est fermée...

MARLIANO. Fermée!

LA REINE, *avec un rire amer.* Ne sais-tu pas qu'on enferme les fous?

MARLIANO, *se tordant les mains.* Et l'heure, l'heure qui va sonner... Écoutez... les cloches... le bruit du canon... l'usurpation va triompher.

LA REINE. Ah! Seigneur! Seigneur!... ma cause n'est-elle pas la vôtre; ma mère qui est auprès de vous, Seigneur, ne prie-t-elle plus pour l'Espagne?

MARLIANO, *qui est allé ouvrir la porte de gauche, amène en scène la camarera mayor.* Il faut que la Reine soit libre sur-le-champ; il faut tromper la surveillance des gardes, la couvrir de vos voiles, de vos vêtements, s'il le faut, mais qu'elle soit libre. Parlez... aimez-vous votre souveraine; pouvez-vous la sauver?

LA CAMARERA. Peut-être... Venez, madame, venez!

LA REINE. Merci, Marliano... Sois béni, et au revoir.

SCÈNE V.

MARLIANO, *puis* AHMET, *des* MORISQUES.

MARLIANO, *seul.* Pas au revoir, ma reine; mais adieu... Elle ne sait pas que je vais mourir... Je la connais, elle n'eût pas consenti à fuir sans moi et je devenais un obstacle, un danger pour elle... Il faut rester... Il faut... Mais ne tremble donc pas ainsi... Tu dois être heureux... Elle sera sauvée peut-être... (*Dix heures sonnent.*) L'heure!... l'heure fatale! (*La porte s'ouvre, Ahmet paraît suivi de quelques Morisques.*) La porte s'est ouverte... il approche. (*Ahmet fait quelques pas en avant, lui montre le parchemin qui est en morceaux. Marliano continuant.*) Eh bien, oui, le parchemin; je l'ai déchiré moi-même. Tenez, j'ai un instant de courage... tuez-moi tout de suite. (*Ahmet le saisit par le bras, le fait tomber à genoux en levant sur lui son poignard. Marliano à lui-même.*) Tu es chrétien, pense à Dieu, Marliano.

AHMET, *au moment de le frapper, s'arrêtant.* Marliano! Vous vous nommez Marliano?

MARLIANO. Hélas, oui!

AHMET. Vous êtes le médecin de la Reine?

MARLIANO. Pourquoi cette question?

AHMET. C'est vous qui par votre science avez sauvé la vie à un vieillard?

MARLIANO. A un Morisque?... Oui... c'est moi... et je m'en souviens, allez...

AHMET, *laissant tomber son bras.* C'est vous! c'est vous!

MARLIANO, *voyant Ahmet s'agenouiller devant lui.* Eh bien! que faites-vous donc?

AHMET. Ce vieillard, c'était mon père... Je te dois sa vie... et j'allais... Ah! la fille des rois de Grenade ne peut pas exiger cela.. Va, Marliano, sois libre et qu'Allah te conduise.

MARLIANO. Libre!... Vous ne me tuez pas... Vous me laissez la vie... Eh bien! vous êtes un brave homme, je l'accepte; seulement faites-moi ouvrir la porte. (*A un signe d'Ahmet on ouvre la porte du fond.*) C'est cela, et maintenant, adieu, merci... Mais ne me reconduisez pas.. Je connais très bien le palais. (*Il sort.*)

AHMET, *aux Mores.* Et maintenant, mes frères, aux ruines de la mosquée d'Abdheram et ensuite, là où le prophète nous attend! (*Ils sortent par le fond à gauche.*)

Septième Tableau.

LA REINE DE CASTILLE.

Le théâtre représente la salle du trône dans le palais de Burgos. — Au lever du rideau tout est prêt pour le couronnement. — A droite, le trône inoccupé. — Tout près des dames, des pages et sur le devant Aldara. — Plus loin les membres des Cortès rangés jusqu'au fond. Devant eux se tient l'alcalde de Burgos, accompagné de deux pages: l'un tient une amphore, l'autre un plateau sur lequel est une coupe. Au milieu du théâtre, D. Juan Manuel. — A droite, au premier plan, les seigneurs castillans. — Au deuxième plan, à gauche, une estrade sur laquelle se trouve assis le roi. Devant cette même estrade est une grande table recouverte d'un riche tapis. Dessus, un coussin sur lequel sont la couronne, la main de justice et tout près le manteau royal. — Derrière la table sont des pages.

SCENE PREMIÈRE.

LES SEIGNEURS CASTILLANS, LE GRAND MAITRE DE SAINT-JACQUES, LE DUC

D'OSUNA, LE ROI, DON JUAN MANUEL, L'ALCADE DE BURGOS, LE PRÉSIDENT DES CORTES, ALDARA, DAMES NOBLES, PAGES.

LE ROI, *se levant*. Messeigneurs, je remercie les cortès de la confiance qu'elles ont en moi. Avant de prendre la décision dont il vient de m'être donné connaissance, elles ont compris toute la douleur que j'éprouve en me voyant obligé de ceindre une couronne qu'un front bien-aimé ne peut malheureusement plus porter; mais elles ont pensé, avec raison, que je n'hésiterais pas un instant à concilier mes devoirs de souverain avec l'amour que j'ai toujours éprouvé pour la Reine.

TOUS. Vive don Philippe! (*Tous les seigneurs fidèles viennent se placer en face du roi.*)

LE GRAND MAITRE, *au milieu*. Plaise à Votre Altesse, avant de monter au trône, écouter une dernière fois nos représentations.

LE ROI. Encore...

LES SEIGNEURS. Oui ! oui !

D. J. MANUEL. C'est leur droit, monseigneur.

LE ROI. Qu'ils en usent donc; mais qu'ils pensent à leurs têtes.

LE GRAND MAITRE, *au roi*. Monseigneur, au nom des ducs d'Osuna et de Léon, des comtes de Rostro et Santa Fé, en mon nom à moi, grand maître de Saint-Jacques et de Calatrava, je proteste contre le décret qui place la couronne d'Isabelle sur la tête d'un prince étranger. (*Rumeur parmi les cortès.*)

D'OSUNA. Nous protestons tous !

TOUS LES SEIGNEURS FIDÈLES. Oui, tous.

LE ROI. C'est bien. Qu'on prenne acte de la rébellion de ces hommes. (*Tous les seigneurs retirent leurs colliers et leurs toisons.*) Que faites-vous?

D'OSUNA, *remettant les objets à don Manuel*. Monseigneur, on a distribué ce matin, de la part de Votre Altesse des colliers et des toisons à tous les partisans de l'Autriche. Nous avons gardé les nôtres tant que nous les avons crus des insignes de chevalerie. Nous prions Votre Altesse de les reprendre, maintenant qu'ils ne sont plus que des insignes de servitude. Les voilà. (*Mouvement d'indignation parmi les cortès.*)

LE ROI. Insolent!... On ne me rend pas ces insignes sans me rendre en même temps son épée.

LES CORTES. Oui ! oui !

D'OSUNA. Voici les nôtres. (*Ils remettent les épées à deux officiers.*)

LE ROI. D. J. Manuel, vous expédierez immédiatement l'ordre qui exile les rebelles dans leurs terres.

D'OSUNA, *s'inclinant*. Nous le devancerons.

LE GRAND MAITRE. Oui, mais lorsque le crime consommé ne nous laissera plus d'espérance, jusque-là, nous voulons que notre présence même soit une protestation. (*Grand mouvement de fureur parmi les cortès. Le Roi les calme d'un geste.*)

LE ROI, *aux seigneurs*. C'est bien, demeurez et soyez témoins. (*Ils reviennent se placer à gauche, au premier plan.*)

D. J. MANUEL, *s'avançant*. Monseigneur, au nom de la ville de Burgos, j'offre à Votre Altesse le vin de l'alliance... ainsi l'a consacré la coutume espagnole.

LE ROI, *descendant*. La coutume veut aussi qu'il me soit présenté par l'une des dames nobles de Burgos.

D. J. MANUEL. Désignez-la vous-même, monseigneur.

LE ROI, *après avoir échangé un regard avec Aldara*. Je l'ai désignée... Je dois une récompense à vos services, don Juan Manuel... que ce soit votre nièce.

ALDARA, *avec horreur. A part*. Quoi!... déjà ?... (*Sur un signe du roi, un page s'approche d'Aldara et lui présente la coupe qui est sur un plateau... Elle fait un mouvement d'hésitation.*)

LE ROI. Vous refusez ?

ALDARA, *prenant la coupe*. Non, non, monseigneur! (*Elle verse vivement le contenu du petit flacon dans la coupe.*)

LE ROI, *qui est remonté à l'autre page*. Page, versez.

ALDARA, *à part*. Je te venge, ô mon père! (*Le page verse dans la coupe que tient Aldara.*)

LE ROI, *prend la coupe des mains d'Aldara*. Vous m'avez dit : Soyez roi... Je le suis!

ALDARA, *à part*. Pas encore.

LE ROI, *à la foule*. Je bois à la prospérité de l'Espagne! (*Il boit et remet la coupe à un page qui la dépose sur la table.*)

TOUS. Vive l'Espagne !

D'OSSUNA. Ah! il n'a fait que d'y tremper les lèvres.

LE GRAND MAITRE. C'est qu'il buvait à l'Espagne. (*Sur ces derniers mots, on a revêtu don Philippe des insignes de la royauté.*)

D. J. MANUEL. Et maintenant, messeigneurs, place au roi, qui va monter sur le trône des Castilles, place au roi!

SCÈNE II.

LES MÊMES, LA REINE.

LA REINE, *paraissant à droite, vêtue magnifiquement, le manteau royal sur les épaules, la couronne sur la tête, le sceptre à la main*. Place à la reine!

TOUS. La Reine! (*Le trône se trouve masqué par les dames et les pages.*)

LA REINE. Eh bien! quel est cet étonnement? quel est ce silence, maintenant? Ne m'attendiez-vous pas, par hasard?... Les portes de mon palais étaient bien gardées... Le roi avait dit : « Qu'on les ferme. » La reine a dit : « Qu'on les ouvre! » et elles se sont ouvertes. La perfidie flamande m'avait trahie; la loyauté castillanne me vengera!

TOUS LES SEIGNEURS FIDÈLES. Oui, oui, vive la Reine!

LA REINE. Merci, mes loyaux... Ah çà! ai-je affaire à des morts de ce côté... Que nul ne bouge.

LE ROI. Madame, retirez-vous.

LA REINE. Me retirer... et pourquoi? N'est-il pas question de m'enfermer dans une forteresse pour le reste de mes jours? n'est-il pas question de donner mon trône et ma couronne à Philippe d'Autriche? Ce sont là, ma foi, des choses dont il faut que je m'occupe, ou vous auriez raison de dire : Elle est folle!

D. J. MANUEL. Madame...

LE GRAND MAITRE, *à don Juan Manuel*. Laissez parler la Reine.

LA REINE, *allant à don Juan Manuel*. Que le ciel vous garde, don Juan Manuel. (*A tous.*) Vous voyez cela, messeigneurs... Cela?... Eh bien! c'est un descendant de l'infant don Juan Manuel, fils du saint roi Ferdinand, et neveu des empereurs de Constantinople. J'ai fait de lui un ambassadeur à Rome, un chevalier de la Toison d'or, un président de mon conseil; je n'ai jamais pu faire de lui un gentilhomme. Je l'avais pris dans l'ombre pour son nom... qu'il y rentre : il ferait honte au soleil. (*Mouvement d'indignation parmi les cortès. Quelques-uns viennent se placer devant le traître. — Aux cortès.*) Gloire aux cortès! gloire à vous, messeigneurs. On sait maintenant votre prix : Toi, c'est un comté; toi, c'est la grandesse; toi, c'est la Toison d'or. En vérité, c'est plus cher que vous ne valez tous réunis.

LE ROI. Vous insultez la noblesse.

LA REINE. Il ferait beau voir que cela vous offensât! est-ce qu'une folle sait ce qu'elle dit? (*Au roi.*) Ah! tu as fait décréter que je suis folle... Ah! sur mon âme... j'effacerai ce décret de mon histoire, comme j'arrache ce manteau de ton épaule!... (*Elle lui arrache son manteau. Grande agitation parmi les cortès.*)

L'ARCHIDUC, *avec rage*. Oh! cet outrage!... (*aux cortès.*) Rassurez-vous, grands de Castille, il y a dans Burgos quatre mille hommes de ma garde.

D'OSUNA. Oui, des Flamands, n'est-ce pas?

LE GRAND MAITRE, *s'avançant*. Madame, si nous ne pouvons vous défendre, nous saurons mourir.

LES SEIGNEURS. Oui! oui!... Vive la Reine!

LA REINE, *au roi*. Eh bien! voilà aussi des insensés, n'est-ce pas? (*Aux seigneurs qui s'inclinent.*) Non, vous n'aurez pas à mourir. — Vous et moi, nous avons pour défenseurs le nom immortel de ma mère! — Voyez, je suis calme; et, tenez, je me sens si bien ici la Reine, que je m'empare de la coupe d'union. (*Elle prend la coupe.*) Et ce vin de Burgos! ce vin du couronnement, je le porte à mes lèvres, car je recommence mon règne! (*Elle vide la coupe.*)

ALDARA, *à part*. Mahomet, c'était écrit!

LE ROI. Votre règne! La noblesse de Castille vous déclare à jamais déchue de vos droits.

LES CORTES. A jamais!

LA REINE, *aux cortès*. Noblesse vendue... je te dégrade; moi, la Reine.

LE ROI. Et moi, le Roi, je la délie de ses serments de fidélité envers toi. (*Clameurs au dehors. A la reine.*) Entends-tu, c'est l'Espagne qui m'acclame; et vous tous, grands de Castille, étendez vos épées sur mon épée et jurez de m'être fidèle... Au nom des cortès, je vous l'ordonne. (*Tous les membres des cortès étendent leurs épées vers celle du roi. Mouvement d'indignation parmi les seigneurs fidèles, qui s'approchent près de la reine.*)

GONZALVE, *qui apparaît au même instant, avec force.* Au nom de la patrie, je vous le défends!

SCÈNE III.

LES MÊMES, GONZALVE, *puis le peuple en armes avec des Morisques. Mouvement général. Un grand tumulte de voix et de cris à l'extérieur.*

LE ROI ET LA FOULE. Gonzalve!

L'ARCHIDUC. Ah! tu viens pour assister à mon triomphe?... Insensé! Écoute ces cris; écoute ce bruit vengeur!... Ce sont mes Flamands fidèles; c'est ma royauté qui s'élève, devant cette royauté qui tombe!

GONZALVE. Crois-tu?... Regarde! (*La scène est envahie par une foule composée de gens du peuple et de Morisques en armes.*)

TOUS. Les Morisques!

GONZALVE. Oui, les Morisques. (*Au roi.*) Ah! c'est vrai, tu ne les connais pas. — Ce sont les Sarrasins, les ennemis vaincus de l'Espagne... Tu ne les connais pas... Sans doute ils se sont rappelés le pardon d'Isabelle, car je n'ai eu qu'à leur dire : On menace sa fille, et ils m'ont fait libre... ils m'ont fait leur chef. — Et, à cette heure, ce palais est entouré par vingt mille infidèles!

TOUS LES PARTISANS DU ROI. Mort à Gonzalve!

GONZALVE. Silence aux traîtres!... Vous avez cru qu'il suffisait d'isoler cette Reine pour la vaincre, d'écarter de son trône les vieilles légions de Ferdinand et d'Isabelle... d'entourer sa personne des mercenaires de Bourgogne et de Flandres; et de l'emprisonner dans un cercle de haines, de lâchetés et de trahisons! — Elle est sans armée, disiez-vous? — Il lui restait Gonzalve, et Gonzalve n'a eu qu'à frapper du pied la terre... pour en faire sortir la loyauté en armes!

LES SEIGNEURS FIDÈLES. Vive Gonzalve! (*Le même cri est répété par les Morisques.*)

GONZALVE, *s'approchant de la reine*. Appuyez-vous sur mon bras, madame, et remontez à ce trône au pied duquel je me tiendrai debout, la face tournée vers l'ennemi! (*Elle fait quelques pas, appuyée sur le bras de Gonzalve. Ils sont suivis des seigneurs fidèles.*)

ALDARA, *à part, observant la reine*. Rien, rien encore! (*La reine gravit les marches du*

trône. Même jeu.) Si fait!... Elle pâlit!... Elle chancelle! .. (*Elle passe au milieu en l'observant toujours.*)

GONZALVE, *soutenant la reine.* Madame, qu'avez-vous?

LA REINE, *d'une voix affaiblie.* Moi... je ne sais... j'ai... à moi!... Ah! Gonzalve, je me meurs.

GONZALVE, *criant.* Au secours! au secours! La Reine se meurt! Vite le médecin de la Reine! (*Il la soutient tout en l'asseyant sur le trône. Grande agitation de toutes parts. On s'empresse autour de la reine.*)

LE ROI, *à part près d'Aldara.* Ah! demain, peut-être, je serai Roi.

ALDARA, *à part.* Demain, tu seras mort!

ACTE V.

Huitième Tableau.

CHRIST ET MAHOMET.

Une salle des appartements de la Reine. — Porte au fond. — Portes latérales. — Fauteuils.

SCÈNE PREMIÈRE.

D. J. MANUEL, LE CAPITAINE DES GARDES; *puis* LE GRAND MAITRE *et* D'OSUNA. *Ils entrent successivement. Ensuite* GONZALVE.

D. J. MANUEL, *au capitaine des gardes.* Capitaine des gardes, vous répondez sur votre tête de la sécurité du palais. Faites occuper par les quatre mille hommes de la garde du Roi tous les postes dont il sera possible de s'emparer. Agissez avec la plus grande énergie; il faut anéantir cette armée de rebelles. Nous savons que son chef odieux, ce Gonzalve, s'est réfugié au chevet de la Reine; mais la justice du Roi s'aura l'en arracher. (*Sort le capitaine.*)

LE GRAND MAITRE, *entrant par le fond.* La Reine a-t-elle repris connaissance?

D. J. MANUEL. La Reine est morte. (*Mouvement.*) La Reine du moins se meurt et grâce à Dieu, Son Altesse le Roi n'a éprouvé aucun des effets de ce funeste poison.

D'OSUNA, *entrant par la droite.* Vous vous trompez, le Roi, à son tour, ressent depuis quelques minutes les plus graves symptômes.

D. J. MANUEL, *à part.* Diable, soyons prudent (*Haut.*) Il se pourrait!... Et la reine!...

D'OSUNA. Marliano fait concevoir des espérances. Grâce à lui, Son Altesse a repris ses sens et il assure que dans un instant il pourra nous dire si cette fois la science a triomphé de la mort.

LE GRAND MAITRE. Et l'auteur du crime est-il enfin découvert?

D. J. MANUEL. Que Son Altesse la Reine soit hors de danger, d'abord : nous la vengerons après. D'ailleurs je connais Son Altesse, ses premières paroles en revenant à elle ont dû être des paroles de clémence, et il nous faut obéir aux inspirations de son cœur.

GONZALVE, *entrant par le fond.* Obéissez-leur donc en ordonnant que les églises soient tendues en noir en signe de deuil, et que le chant du *Miserere* ne cesse de se faire entendre sous les voûtes de la cathédrale. L'Espagne est sur le bord d'un abîme; c'est au ciel qu'elle doit demander son salut.

D. J. MANUEL, *passant au milieu.* Je vais exécuter vos ordres, monseigneur (*revenant*); mais que ferons-nous de ces bandes armées qui ont envahi Burgos et remplissent ses rues de trouble et de menace? Seul, vous pouvez en être le maître, puisque seul vous les avez soulevées

GONZALVE, *avec ironie.* Je vous comprends, don Juan : on ne serait peut-être pas fâché, le cas échéant, de me faire passer pour un chef de rebelles; vous l'avez dit : la voix qui a soulevé les flots saura les apaiser. Allez. (*Sort don Juan Manuel. Continuant.*) D'Osuna, a-t-on fait rechercher cette Aldara qui s'est réunie, dit-on, aux Morisques, après l'événement de ce matin?

D'OSUNA. On n'a pu la découvrir encore.

LE GRAND MAITRE, *descendant à la droite de Gonzalve.* Et les bruits les plus sinistres circulent à propos de cette femme. On la dit fille du dernier roi de Grenade. On lui attribue les dispositions menaçantes que semblent vouloir prendre les Morisques, on va même jusqu'à la couvrir d'une accusation plus terrible, on croit que le poison de la coupe royale...

GONZALVE. Assez!!! Oh! ce serait horrible!...

D'OSUNA, *à la camerera mayor qui paraît au fond.* Eh bien?

LA CAMERERA. La Reine a pu se lever et marcher.

LE GRAND MAITRE. Dieu soit béni! (*Ils disparaissent un instant.*)

VOIX, *à l'extérieur.* Vive la Reine!

D'OSUNA, *reparaissant avec le grand maître.* Elle est sauvée! Elle a voulu se montrer à ses sujets fidèles. La voici! (*Gonzalve s'élance au-devant de la Reine.*)

SCÈNE II.

LES MÊMES; LA REINE, MARLIANO, LA CAMERERA MAYOR, CARMEN.

LA REINE, *entre appuyée sur Marliano et sur l'épaule de Gonzalve; elle est pâle et se soutient à peine. On la conduit lentement au fauteuil de gauche.* Merci, merci! Oh! que c'est bon la vie. (*A la camerera mayor.*) Merci, Léonor de Mendez, merci, ma bonne compagne; merci Carmen. (*Aux autres personnages.*) Bonjour, mes amis, n'ayez plus de crainte, je vivrai. (*Montrant Marliano.*) Voilà celui qui m'a sauvée.

MARLIANO. Moi, madame? non, ce n'est pas à un pauvre vieillard que vous devez la vie, mais à la science, qui est l'esprit de Dieu.

LA REINE. Tu as raison, la science est au-dessus des haines et des colères humaines. Tu m'as sauvée, tu sauveras le Roi. (*Il fait un mouvement.*) Il souffre, il se meurt! Il n'y a pas de ressentiment en face de l'agonie. Va, Marliano, Gonzalve lui-même t'approuvera.

MARLIANO. J'obéis, madame. (*Il sort par la droite.*)

LA REINE. Messeigneurs, retirez-vous, allez répandre la bonne nouvelle dans Burgos. Moi, j'ai besoin de m'entretenir un instant avec le libérateur de l'Espagne. (*Tout le monde sort.*)

SCÈNE III.

LA REINE, GONZALVE.

LA REINE. Approche... plus près encore. Je n'en puis plus. Ma vie est épuisée.

GONZALVE. Que dites-vous?

LA REINE. La vérité, Gonzalve. On ne meurt pas seulement par le poison, on meurt aussi de désespoir. (*Mouvement de Gonzalve.*) Merci, tu m'as devinée. (*Souriant.*) Tu sais bien qu'on en meurt, n'est-ce pas?

GONZALVE. Ah! ne parlez pas ainsi!

LA REINE. Interroge plutôt les larmes cachées qui ont dévoré ton cœur depuis cinq ans.

GONZALVE. Madame!... ah! ne dites pas cela. Ne parlons pas de moi! Qu'importent mes larmes! Le soleil les a séchées sous mon armure. Le fer a étouffé mes sanglots. Cela n'est pas à considérer. Mais ce sont vos souffrances à vous qui me font me maudire de ne pas avoir osé davantage.

LA REINE. Tais-toi. Tu as bien fait tout ce que tu as fait. Le devoir doit être obéi quand même. Laisse-moi emporter dans la tombe ton image pure et grande!

GONZALVE. Vous! mourir! dans tout l'éclat de votre beauté, de votre puissance! Non, non, vous vivrez!

LA REINE. Vivre! Tu veux donc savoir toute la vérité, tu veux donc que mes lèvres trahissent la honte qui m'écrase, te révèlent la douleur qui me tue?

GONZALVE. Madame!

LA REINE, *se levant soutenue par Gonzalve, et passant à droite.* Cet homme qui est là, sur son lit d'angoisses; cet homme, je l'aime encore. Comprends-tu, je l'aime!

GONZALVE. Ah!

LA REINE. Tu frémis! C'est comme cela pourtant. Ose encore me souhaiter de vivre! Ah! prions plutôt, prions ensemble l'ange libérateur de la mort, pour qu'il arrache mon âme à ce supplice sans remède. (*Avec un mouvement de désespoir sauvage.*) Ah! je bénirais le poignard qui arrêterait les battements de mon cœur!

GONZALVE, *la faisant asseoir.* Madame, ma reine! Oh! mon Dieu, mais vous me tuez, mais je mourrai de votre mort. Mais devant vos douleurs, je me sens désarmé. Vous le voyez, je succombe, je pleure... Ah! c'est trop! c'est trop! (*Il tombe aux genoux de la reine.*)

LA REINE. Pauvre ami! C'est à la fois triste et terrible de voir pleurer un soldat... Gonzalve, je te défends de mourir Oui, je te le défends; car, je te laisse l'Espagne, qui est ma fille; mon fils Charles, qui est son roi. Gonzalve, il le faut, jure-moi que tu prendras en pitié ta patrie; jure-moi que tu protégeras mes enfants.

GONZALVE, *se relevant.* Ai-je besoin de vous le jurer, madame?

LA REINE. Non, non... Maintenant, je mourrai tranquille. (*Se levant.*) Plus qu'un mot. Si tu avais devant toi une pauvre femme dont l'époux fût accusé de trahison, si les preuves du crime de cet homme étaient dans tes mains, et que sa femme t'implorât à deux genoux : épargnerais-tu le coupable?

GONZALVE. Je... ne... vous comprends pas!

LA REINE, *avec désespoir.* Tu mens, tu m'as comprise, tu ne pardonnerais pas! (*Elle passe à gauche.*)

GONZALVE. Si!.. si fait... je pardonnerais... l'Espagne est assez forte pour être généreuse... l'Espagne épargnera le Roi.

LA REINE. Ah! tu es véritablement grand Gonzalve. L'épouse du coupable te remercie. (*Elle veut tomber à genoux.*)

GONZALVE. Que faites-vous, madame?

LA REINE. Je..... (*Apercevant Marliano.*) Marliano! tu es pâle, le roi est plus mal.

SCÈNE IV.

LES MÊMES; MARLIANO, *puis* ALDARA, *qui paraît au fond.*

MARLIANO. Madame, le ciel m'est témoin que j'ai tout fait pour le sauver... mais il refuse obstinément tout secours. Il veut mourir.

LA REINE, *se dirigeant vers la droite.* J'y vais moi-même.

MARLIANO. Madame, sa vue, dans votre situation, peut vous devenir fatale.

LA REINE. Que m'importe, si je le sauve. (*Elle leur jette un regard et entre.*)

ALDARA. Insensée! c'est ton peuple que tu devrais sauver!

GONZALVE. Aldara! (*A Marliano.*) Laisse-moi. Il faut que je parle à cette femme. (*Marliano sort, à la suite de la reine.*)

SCENE V.

ALDARA, GONZALVE.

GONZALVE. Vous avez su que je vous faisais chercher?

ALDARA. Et je suis venue.

GONZALVE. Vous connaissez les soupçons qui planent sur vous?

ALDARA. Je connais même ce que tu ignores.

GONZALVE. Parlez vite, et surtout soyez brève... vous ne sortirez d'ici que justifiée ou captive.

ALDARA. Captive!... prenez garde!... mon sort est désormais lié au vôtre, bien plus que vous ne pensez.

GONZALVE, *avec impatience.* Ah! pas d'énigme .. je vous interroge, répondez!...

ALDARA. Je réponds, je vous dis : Ma perte sera votre perte, ou mon salut, votre salut...

GONZALVE, *avec hauteur*. Pourquoi cela?

ALDARA. Parce que tu es mon complice!

GONZALVE. Moi!

ALDARA Il ne l'a pas deviné..... Non : il n'a rien vu, rien compris!... Il n'a pas reconnu la main qui le sauvait de la vengeance du roi; quand la porte de la mosquée s'est rouverte; quand il a vu une multitude en armes surgir de terre comme par enchantement, il a dit : C'est la Providence!..... Orgueilleux, c'était moi!

GONZALVE, *avec stupeur*. Oh!... j'ai peur de comprendre.

ALDARA. Je t'ai dit : Je me vengerai de la reine! Je me venge!... Tu m'accablais de ton mépris, eh bien! c'est à celle que tu méprises que tu devras tout. Tu me dois déjà la vie; tu me dois la chute de ton ennemi; tu me dois le pouvoir que tu exerces en ce moment; tu n'as pas d'autre armée que mon armée .. et maintenant, choisis : ou d'en être obéi ou d'en être écrasé!

GONZALVE, *tombant assis*. Suis-je bien éveillé?... ce n'est pas un rêve!...

ALDARA, *se penchant à son oreille*. Si, c'est un rêve; mais tu peux le réaliser... Un rêve si audacieux et si grand, qu'un autre que Gonzalve reculerait devant lui... regarde autour de toi... Le roi se meurt; la reine, un instant sauvée, ne lui survivra pas; l'infant Carlos est le fils du Flamand que tu hais; partout des ruines, des débris, des soldats sans drapeau, une noblesse divisée, un peuple épouvanté; enfin une armée qui attend un maître et un trône qui attend un roi! (*Après un temps.*) As-tu compris, Gonzalve?

GONZALVE, *avec égarement*. Aldara! c'est bien toi, n'est-ce pas, qu'un jour j'ai appelée démon?...

ALDARA. Ah! que ce soit l'enfer ou le ciel qui m'inspire, je l'ignore; mais je t'aime, et du fond de cet amour dédaigné, du fond de cet abîme, j'ai entrevu un éclair .. j'ai dit qu'il soit grand par-dessus tous... et alors du haut de ce faite où je l'aurai placé peut-être me tendra-t-il la main et peut être me permettra-t-il de vivre à ses pieds, dans l'ombre, prosternée, mais heureuse!... (*Elle tombe à ses genoux.*)

GONZALVE. Elle m'aime! elle m'aime!!... et cette existence de dévouement et d'honneur, la mienne va, par elle, aboutir au gibet!!

ALDARA, *se levant, et avec force*. Le gibet! quand c'est ma main qui te fait Roi!

GONZALVE, *de même*. C'est ta main qui me tue.

ALDARA. Gonzalve!

GONZALVE Et j'accusais les autres de trahison quand moi, je commandais à des traîtres, quand j'armais la guerre civile, quand j'apportais l'incendie jusque sous les marches du trône. (*Avec explosion.*) Ah! tu as voulu du sang, c'est bien! le sang coulera! Je vais les écraser ces fils maudits de ta race, et l'épée fumante encore, je viendrai me livrer avec toi au châtiment que je mérite. Adieu!

SCÈNE VI.

LES MÊMES; D'OSUNA.

D'OSUNA, *paraissant au fond l'épée à la main*. Où allez-vous?... Savez-vous ce qui se passe? La garde du Roi est en partie massacrée, ce qu'il en reste est en fuite, Burgos est aux rebelles, la commanderie est en flammes, le tocsin sonne au loin dans la campagne; enfin un détachement de l'armée de Tudela, qui arrivait à marches forcées, vient d'être défait au pied de la sierra d'Orca.

GONZALVE. Malheur! malheur!

D'OSUNA. Et savez-vous quel est le drapeau qu'ils promènent dans la fumée et dans le sang, connaissez-vous le cri que poussent leurs bandes ivres de massacre et de pillage?...

GONZALVE. D'Osuna! tais-toi!

D'OSUNA. Ils crient : Vive le Roi Gonzalve! et ils marchent sous la bannière de Gonzalve!

GONZALVE, *allant à Aldara; avec fureur*. Tu l'as voulu, fille d'une race impie. Il fallait que je fusse à toi, à tout prix. Soit! nous serons unis, et pour prêtre nous aurons le bourreau... oui, le bourreau. On nous enchaînera l'un à l'autre, on nous marquera tous les deux d'un fer rouge, et la foule dira, en nous montrant du doigt : Voyez-vous cet homme? il réchauffait un serpent dans le sein de sa patrie; voyez-vous cette femme? elle traînait après elle le déshonneur, le meurtre et le poison... Ah! sois maudite! Viens, d'Osuna, il est temps que Gonzalve reprenne au milieu de ces bandits son guidon de bataille; viens et prie Dieu que, pour ma mémoire, l'Espagne ne me revoie qu'enseveli dans ce drapeau sanglant. (*Ils sortent. La Reine a paru sur le seuil de droite.*)

SCÈNE VII.

LA REINE, ALDARA, *puis* D. J. MANUEL.

ALDARA, *en proie à la plus vive émotion*. Il va mourir! mais cette bouche qui a crié à la révolte : Lève-toi! je puis l'apaiser... je puis... non, non, la fille des rois de Grenade sera fidèle à sa haine et soumise à son Dieu!

LA REINE. Ainsi, c'est Gonzalve que tu aimes?

ALDARA, *se retournant* La Reine!

LA REINE. Et c'est Gonzalve que tu laisses marcher à la mort?

ALDARA Le ciel me jugera! Quant à vous...

LA REINE. Je sais, j'ai entendu; je te croyais ma rivale. Hélas! je ne pensais qu'au roi, toi, tu me croyais la tienne, car tu ne songeais qu'à Gonzalve. Insensées que nous étions! Ennemies, nous?... hélas! nous étions sœurs.

ALDARA. Nous?

LA REINE. Oui, sœurs, par une même souffrance, par un égal martyre : aimer, et n'être pas aimée (*elle passe à gauche, elle s'assied; avec douleur,*) ah! cela est affreux, n'est-ce pas? ce sont d'horribles tortures dont on croit à chaque instant mourir et qui, au contraire, vous retiennent à la vie par le lien atroce de la douleur. Cela vous aveugle, cela vous étouffe, cela vous ronge. On pleure toutes les nuits, on n'obéit au sommeil que pour devenir la proie du rêve. On voudrait se tuer et on veut vivre; on oublie tout, Dieu, patrie, enfants, amis et trône... Oh! tu es ma sœur, va, tu es bien ma sœur! (*Elle se lève.*)

ALDARA. Mais Gonzalve vous aimait!

LA REINE Et j'aimais le roi!

ALDARA. Ah! votre Dieu m'a donc vengée!

LA REINE. Il nous a punies. Nous n'avons pas su aimer, Aldara, nous n'avons pas su nous résigner, baisser la tête et souffrir! Tu parles de Gonzalve! oui, il aimait, lui; je le savais, je l'admirais, n'ayant pas la force de l'imiter. Tandis que nous poursuivions de nos jalousies, toi, ce héros, moi, mon époux, Gonzalve seul se taisait, et lui seul était grand! Ah! pauvre fille, pauvre âme plus égarée encore que n'est mon cœur! Tu prétends aimer Gonzalve, et tu le déshonores, et tu le laisses courir à une mort certaine, et tu te tais lorsqu'un mot de toi peut le sauver?

ALDARA, *passant à gauche*. Madame!

LA REINE. Moi, je vais te montrer comment le Dieu des chrétiens veut qu'on aime : je te dois mon malheur, eh bien, regarde, je te tends la main; tu as brisé ma vie, je te parle sans colère; tu es aimée d'un homme qui est là, qui n'est bientôt plus qu'un cadavre, qui a repoussé avec horreur le breuvage que lui présentait ma main : cet homme, c'est le roi, c'est mon époux, je l'aime; eh bien! je t'implore, je me courbe, je me jette à tes pieds et je te dis : De toi, Aldara, mon mari acceptera la vie; va, cours, et sauve-le. (*Elle s'agenouille.*)

ALDARA. Ai-je bien entendu! c'est vous qui... Qu'a donc votre Dieu de plus que le mien?

LA REINE, *se redressant; avec calme*. Le sacrifice : il meurt pour ceux qu'il aime!

ALDARA. Il meurt! (*Avec émotion.*) Alors votre Dieu ne peut devenir le Dieu des assassins!

LA REINE. Il pardonne à ceux qui le tuent.

ALDARA. Les siens ne pardonnent pas comme lui.

LA REINE. S'ils ne pardonnent,
les siens.

ALDARA. Mahomet condamne

LA REINE. Le Christ absout s

ALDARA. Mais si vous aviez en
quelqu'un qui vous eût versé l

LA REINE. Je lui tendrais les

ALDARA. Mais si sa main avai
du même coup?

LA REINE. Sauve le roi, lui dir
ligion te sauve!

ALDARA. Mais ma haine que

LA REINE. La haine, c'est l
pardon, c'est le bonheur!

ALDARA. Quoi! vous me pard
ne me haïssez pas?...

LA REINE, *lui ouvrant les*
haïr!... Ah! pauvre enfant!

ALDARA, *tombant à genoux.*
genoux... à vos pieds pour touj
leur s'en va dans mes larmes.
souffrais, mon Dieu, comme j
comme je suis heureuse! (Se
Gonzalve... Gonzalve! commen
qu'à Hamet... comment traver
ces furieux? Ah! je rejoindrai
rejoindrai, madame.. car c'e
affronter seule cette mer déch

LA REINE. Mais le Roi! le Ro

D. J. MANUEL, *paraissant*
droite. Le Roi, le Roi en délire
cer hors de son lit l'épée à l
mourir au milieu de sa garde

LA REINE. Lui parmi ces re
ils reculeront devant la Reine
le sauver maintenant! (*Elle*
fond.)

ALDARA ET D. J. MANUEL,
Madame!...

LA REINE. J'irai, vous dis-je,
saurai du moins mourir à ses c
Viens, viens! (*Ils sortent.*)

Neuvième Tabl

LE CHAMP DE BAT

Le théâtre représente un cham
portes de Burgos. — Au loint
ville avec ses clochers gothiqu
sombres. — A droite, au trois
principale de Burgos. — Au ch
est remplie de combattants, de
sés — Mêlée générale des Esp
risques. — Gonzalve paraît à
appuyé sur son épée. Il est sui
de Saint-Jacques, du duc d'C
comte de Rostro et de quelques

CRIS DES ESPAGNOLS. Pas de
infidèles!

GONZALVE, *avec force, les a*
Arrêtez! Pitié pour les vainc
victoire! (*Vers le deuxième*
groupe de soldats se détache
Roi étendu mort dans un
rouge L'apercevant) Lui! le
qui vient de paraître à la p
suivie de quatre pages.) Ah!
prochez pas... il est mort!

LA REINE, *courant s'agen*
corps. Mort! mort! (*Poussan*
puis regardant le Roi.) Pou
qu'il est mort... vous ne voy
dort... il dort...

GONZALVE, *à part.* Ah! Dieu
Mais je reste debout, et s
(*Criant.*) Vive l'Espagne!

TOUS. Vive l'Espagne!

LA REINE, *avec égarement,*
de Gonzalve et lui montrant
vous le réveilleriez... (*Aldara*
elle vient prendre la main
s'agenouille près de lui.)

FIN.

Paris. — Impr. Walder, rue